

La Maison du dimanche...


BnF Gallica

LA

MAISON DU DIMANCHE

A LA MÊME LIBRAIRIE :

LA LOI DU REPOS, par le cardinal Giraud. in-18.

LE DIMANCHE ; dialogue. in-18.

LE DIMANCHE utilement employé. in-18.

OBSERVATION des Commandements de Dieu. in-18.

OBSERVATION des Commandements de l'Eglise. in-18.

DIALOGUE sur le jurement et le blasphème. in-18.

LES QUATRE FINS de l'homme. in-18.

ENTRETIENS d'un berger et d'un missionnaire. in-18.

LECTURES instructives et intéressantes. in-18.

LES VEILLÉES DU VILLAGE. in-18.

ANECDOTES RELIGIEUSES. in-18.

ALBÉRIC, ou le jeune Apprenti. in-18.

MAITRE MATHURIN. in-12.

LE BON CURÉ. in-12.

LE BON PAYSAN. in-12.

LES SOIRÉES ARTÉSIENNES. in-12 et in-18.

LE TRÉSOR des familles chrétiennes. p. in-12.

JOSEPH, ou le vertueux Ouvrier. in-12.

MARIE, ou la vertueuse Ouvrière. in-12.

HÉLÈNE, ou la jeune Institutrice. in-12.

LA PIEUSE PÈLERINE. in-12.

VALENTINE, ou l'Ascendant de la vertu. in-12.

ANTOINE, ou le Retour au village. in-12.

HISTOIRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES. in-12.

CHOIX D'ANECDOTES CHRÉTIENNES. in-12.



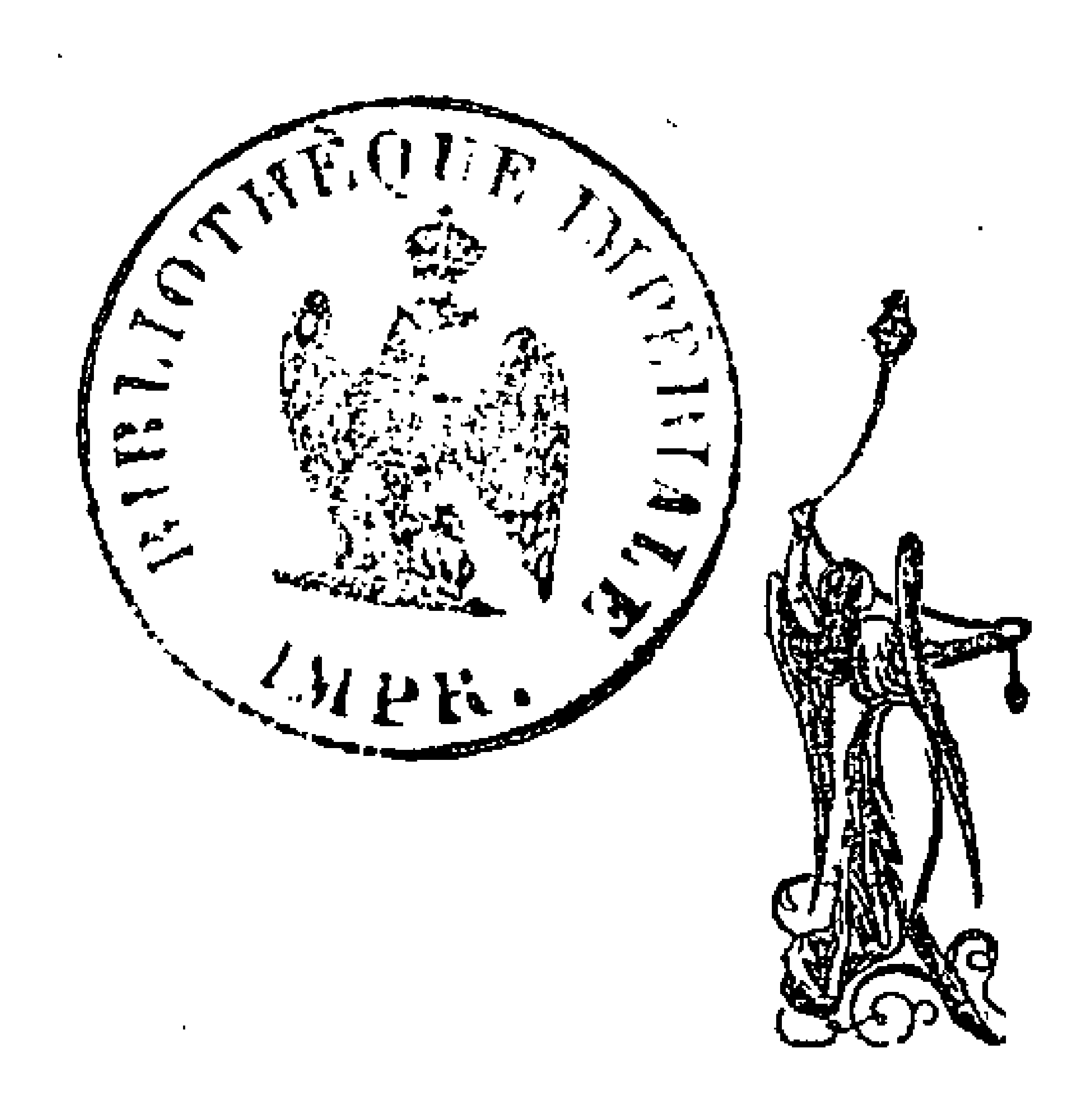
Le combat ne fut pas long ; il le salua.

LA

MAISON DU DIMANCHE

P. H. B. V.

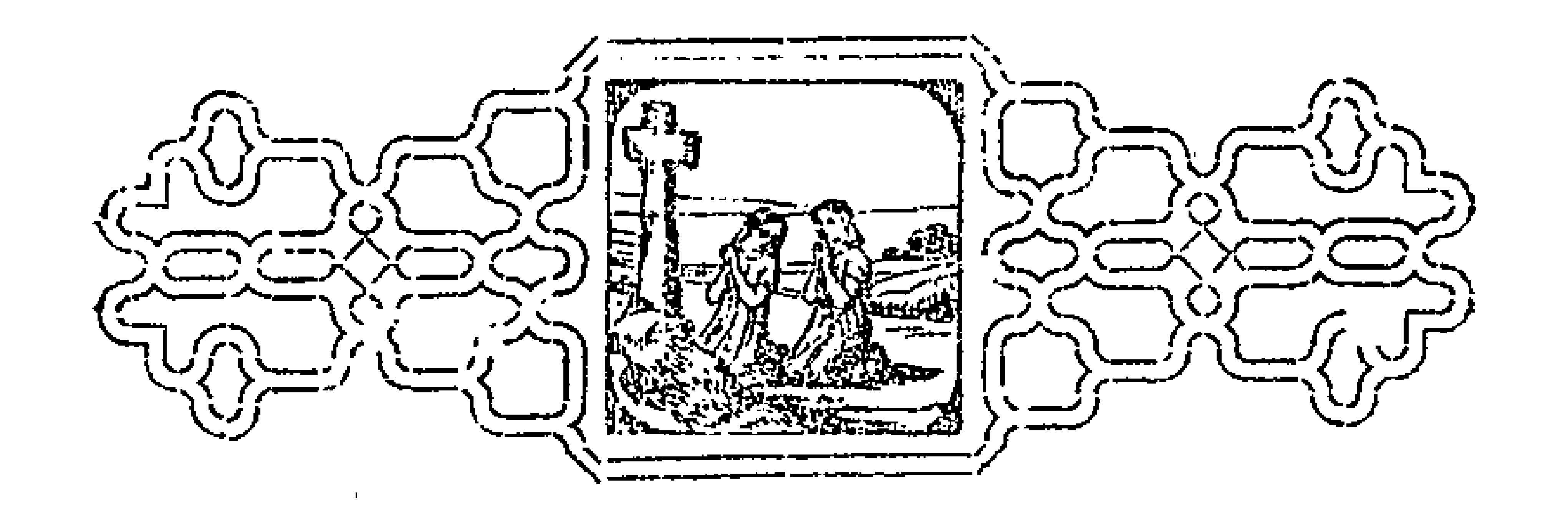
LE DIMANCHE est placé sur la route de la vie comme l'hôtellerie sur le chemin du voyageur.



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE.

1855



LA MAISON DU DIMANCHE

I

Mme Rougemont, qui tenait une maison de détail à Caudebec, s'était vue réduite, par suite de diverses circonstances, à convoquer ses créanciers pour leur demander quelque atermoiement. Elle les avait assemblés chez elle le Dimanche 4 mai 1834, afin de leur exposer sa situation, et de réclamer d'eux l'indulgence nécessaire pour éviter un éclat.

Dix des plus intéressés avaient exactement répondu à l'appel : « Je vous ai réunis, messieurs, dit Mme Rougemont avec une dignité qui lui était naturelle, pour vous assurer que jamais la veuve d'un honorable officier ne faillira à ses engage-

ments. Un moment de gêne a pu vous donner des inquiétudes, et quelques-uns m'ont menacé d'être sans pitié et d'user de leurs droits jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la saisie, jusqu'à ma ruine entière.... »

Les regards se tournèrent instinctivement vers un bonnetier, voisin de Mme Rougemont et le plus intraitable de ses créanciers.

« Quand on ne paie pas, madame, s'écria celui-ci, et qu'après avoir manqué à sa parole on manque à sa signature, on doit s'attendre à peu de patience, et pour ma part....

— Vous faites bien de ne parler que pour vous, » interrompit l'un des assistants avec un accent qui eut l'approbation de deux ou trois de ses voisins et qui lui valut de la part de la pauvre femme un regard de reconnaissance.

« Certainement, poursuivit le bonnetier, que je suis décidé à ne parler qu'en mon nom et à n'agir qu'à mon profit.

— Un instant, un instant! crièrent les neuf autres.

— C'est précisément pour éviter ce scandale et cet abus que je vous ai rassemblés, messieurs, reprit Mme Rougemont; je n'ai pas voulu que, s'il me fallait renoncer à ma boutique et à la maison où mon vieux père est mort, un seul engloutît tout. Ce serait dépouiller au profit du plus dur ceux d'entre vous qui ont été accommodants et qui ont

eu pour moi des égards. Je vous en donne ma parole, monsieur, cela ne sera pas. »

L'approbation fut universelle : il n'y eut que le bonnetier qui répondit d'un ton menaçant : « C'est ce que nous verrons !

— Je suis à bout, moi aussi, monsieur, dit Mme Rougemont avec fermeté, voulez-vous me faire vendre?... Eh bien, tant mieux ; il y a si long-temps que je lutte, que j'ai hâte d'arriver à un dénoûment et de trouver le repos à tout prix ; seulement, messieurs, vous êtes témoins que ce n'est pas moi qui refuse de continuer la lutte et les efforts; puis faites opposition à la saisie pour en réclamer votre part ; vous êtes prévenus.

— Nous essaierons, madame, d'un nouveau délai, reprit le créancier bienveillant, et nous avons foi en votre bonne volonté. »

A ce moment, la petite sonnette attachée à la porte vitrée du magasin s'agita pour annoncer sans doute l'entrée d'une pratique. Mme Rougemont salua l'assemblée, et alla pour recevoir la personne qui arrivait. Chacun se disposa à sortir par une porte latérale qui donnait dans le jardin et de là dans la rue. Seulement le bonnetier déclamait toujours si haut et d'un ton si inconvenant que, n'y tenant plus, un jeune homme, en uniforme de l'école royale de la Flèche, s'élança brusquement d'une pièce intérieure sur les pas des créanciers qui sortaient, et à peine furent-ils dans la rue, qu'écla-

tant tout à coup, pâle et les lèvres tremblantes, il alla droit au bonnetier et l'apostropha de la manière la plus violente.

Il s'ensuivit une scène très-fâcheuse, dont la fougue de l'impétueux jeune homme fit tous les frais, car l'impitoyable bonnetier se trouva tout transi de la brusque attaque dont il était l'objet, et les autres n'étaient pas fâchés que la peur, à défaut du sentiment et de la raison, le rendît plus traitable.

Victor Rougemont, satisfait de son expédition, rentrait chez lui par le jardin, lorsqu'il vit venir à sa rencontre sa mère, accompagnée d'un vieillard respectable. Il s'avançait donc avec la réserve aisée d'un jeune homme de bonne famille, quand sa mère lui cria :

« C'est ton oncle André ! »

En deux bonds Victor fut dans les bras du vieillard. Celui-ci, considérant son neveu avec attendrissement, dit en parlant de lui :

« Il a l'élégance et l'air comme il faut de mon pauvre frère à son âge; et bien qu'il ait dans le visage quelques traits particuliers qui me déplaisent, sa conduite en démentira le sens; et j'espère que tu auras, mon garçon, sinon tous les traits, du moins le cœur du commandant Arthur Rougemont.

— Comptez sur moi, mon oncle, » répondit le jeune homme en relevant la tête avec une fierté qui n'était pas sans noblesse.

« Et tu commenceras par travailler ferme pour tirer ta mère de la boutique et des chiffons; c'est pour toi qu'elle s'est faite marchande. Apprécie son dévoûment, si tu veux avoir mon estime. »

Le lecteur pardonnera à l'oncle André ce langage un peu dédaigneux. D'une famille de magistrat, et ancien juge lui-même, il était péniblement affecté de voir sa belle-sœur, la veuve d'un brave commandant, forcée de gagner sa vie par un petit négoce. Et puis, hâtons-nous de le dire, il voulait surtout piquer l'amour-propre de Victor, et il avait ses raisons. D'ailleurs, dans la pratique de la vie, personne ne montrait aux commerçants honnêtes et à l'ouvrier sobre et courageux une considération plus délicate, plus empressée, plus bienveillante. « M. Desvaux, » disait-on partout dans son pays, en lui laissant le nom d'un petit fief qu'on lui avait donné dans sa jeunesse, « est le meilleur homme de la terre. Il n'a pas peur de parler au pauvre monde; il n'est fier qu'avec les mauvais sujets : quel digne homme! quel cœur généreux! quelle tête respectable! il porte la droiture et la bonté sur la figure! »

A ce moment, toutes les cloches étaient en branle et sonnaient la grand'messe.

« Que vous avez une belle sonnerie, dit le vieux juge, que j'aime votre ville, votre église et votre clocher! j'ai voulu descendre de voiture là-bas sur la hauteur qui domine Caudebec en venant d'Yvetot.

Allez, ai-je dit au conducteur, vous ferez porter ma malle chez Mme Rougemont.

— Et vous?

— Et moi, je suis descendu comme un jeune homme, un jeune homme d'autrefois ; car aujourd'hui les jeunes gens n'ont plus de goût pour les nobles jouissances des beautés de la nature et de l'art.

— Je proteste au nom de toute la jeunesse, mon oncle...

— Tu en appelles, veux-tu dire, interrompit le vieux juge. Mon cher, si tu fais exception à la règle, je t'en félicite ; mais la règle n'en est pas moins générale, c'est un point acquis au tribunal... l'exception en ta faveur réservée.

— N'y comptez pas trop, reprit la voix la plus douce de Mme Rougemont.

— L'avenir de Victor se chargera de répondre. Je vous disais donc que j'ai voulu descendre la côte à pied pour jouir du magnifique coup-d'œil que votre petite ville offre aux voyagenrs.

— C'est votre invariable habitude, chaque fois que vous venez à Caudebec, m'a-t-on dit, mon oncle.

— Je suis venu trente fois à Caudebec, et je l'ai fait au moins vingt-cinq fois. Ce gracieux clocher de votre église fait un si bel effet du milieu des touffes de verdure et des anciens toits de vos maisons de bois ! puis la Seine déroule au loin son large ruban ; c'est splendide.

— Et vous croyez, mon oncle, que je ne sau-

rais pas admirer ces merveilleuses perspectives?

— La preuve en est, mon neveu, que tu n'y as peut-être jamais songé.... Tu viens de Paris? tu sors d'une pension de Paris, n'est-ce pas?

— Oui, mon oncle, dit Victor en rougissant.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est que cette jeunesse de confiture? A-t-elle la vie à demain? Combien en vivra-t-il dans vingt ans, peux-tu me le dire? Ecoute, mon neveu, fais une liste de tous tes condisciples, et si tu vas jusqu'à mon âge, tu verras combien tu auras de certificats de présence à délivrer.

— Plaise au Ciel, interrompit Mme Rougemont, qu'il ait une vieillesse aussi verte que la vôtre!

— Je lui donnerai mon secret, ma sœur; il en fera ce qu'il voudra. Ce sera son affaire : mais je le lui donnerai.

— Ce soir?

— A l'instant si tu le veux, mon garçon.

— La recette n'est pas longue, à ce qu'il paraît.

— Ce n'est qu'un seul mot.

— Peut-on le connaître?

— Seulement tu ne le comprendras pas.

— C'est donc un mot magique, une espèce d'abracadabra.

— Oui! pour les oreilles mal préparées ou prévenues comme seront peut-être les tiennes, ce mot ne sera guère qu'une espèce d'abracadabra, comme tu le dis.

— Voyons toujours...

— Un instant, n'allons pas si vite! Il faut que tu me promettes d'en écouter tout au long l'explication. Nous commencerons par en voir ensemble, familièrement et sans pédanterie...

— Bravo ! je suis votre homme à ce compte-là.

— D'abord la partie historique, poursuivit le juge sans avoir égard à l'interruption ; puis le point de droit.

— Oh oui ! le point de droit ; je reconnais des deux mains, mon oncle, la compétence du tribunal.

— Sans savoir quelle est la question ?

— Il lui suffit, reprit à son tour Mme Rougemont, de connaître les lumières et la conscience du juge.

— Nous allons tomber dans les compliments, mes amis, je les récuse et je poursuis. Prends-tu en troisième lieu l'engagement d'écouter les avantages de ma recette et la manière de s'en servir ?

— Je le jure, dit Victor en étendant la main du plus grand sérieux qu'il lui fut possible.

— En ce cas, voici mon secret. Je n'ai que le temps de vous le dire et de me rendre à l'église pour la messe, car on tinte.

— Eh bien?

— Eh bien, mon fameux mot, c'est tout simplement : DIMANCHE.

— Dimanche !... reprit Victor avec un sourire ironique mal dissimulé.

— Oui, Dimanche, est-ce que tu reviendrais sur la parole donnée ?

— Ce n'est pas cela, mais....

— La recette te paraît drôle, n'est-ce pas ?

— Franchement, mon oncle, elle me paraît bien drôle.

— Ne prononce pas *incognitâ causâ*, comme disaient les anciens, c'est-à-dire sans avoir entendu l'avocat pour et contre : ce serait une iniquité...

— C'est convenu, mon oncle ; tranquillisez-vous, j'écouterai l'explication avec d'autant plus de plaisir que vous avez, comme dans le bon temps, l'art de dorer la pilule à force d'esprit et de savoir.

— Encore des compliments ?.... je vais à la messe ; adieu ! »

Et le vieillard, avec la légèreté d'un autre âge, s'élance dans la maison, et de là dans la rue, où il reprit naturellement et sans affectation la démarche noble et grave qui convenait à son ancienne charge et à ses cheveux blancs.

En rentrant dans la salle à manger, qui donnait sur le jardin, M[me] Rougemont aperçut trois petits rouleaux de papier sur la cheminée. Il y avait dans chacun d'eux cinq pièces d'or.

« Qu'est-ce donc, demanda Victor tout interdit ?

— C'est que, si l'oncle André est toujours un peu dévot, il faut dire aussi qu'il est toujours délicat. Il m'a demandé à prendre ici pension pen-

dant trois mois, pour égayer un moment, disait-il, sa vieillesse solitaire, et c'est le trimestre qu'il a discrètement posé là.

— Décidément j'écouterai son explication, quoiqu'il m'en coûte.

— Les convenances seules t'en feraient un devoir, Victor; tu vois combien ton oncle a de cœur et de tact : une impolitesse à son égard serait de l'ingratitude.

— Hélas! c'est si effrayant d'avoir une telle suite de sermons en perspective! »

Le pauvre garçon poussa cette exclamation d'une voix si dolente, que Mme Rougemont ne put retenir un éclat de rire, et prenant une des pièces d'or, elle lui dit : « Tiens, voilà pour ta consolation. »

Victor, transporté, sauta au cou de sa mère.

« Dépense-la tout entière, si tu le veux, mais ne fais pas de dettes! Je suis prête à tout sacrifier pour éviter les dettes.... »

Victor se précipita dans la boutique et sa mère le suivit.

Mais Mme Rougemont paraissait préoccupée et tenait les yeux fixés sur la rue, n'écoutant plus son fils.

Victor s'en aperçut, et regardant du même côté, il comprit la préoccupation et les angoisses de sa mère : le bonnetier avait entraîné le vieux juge dans un coin de la place, et semblait lui parler

avec animation. Bientôt même, il le vit fouillant dans sa poche et en tirant des papiers qu'il lui fit parcourir. « Le scélérat, s'écria Victor, je parie qu'il montre nos billets à mon oncle et lui demande de l'argent.

— J'en ai peur, mon ami.... Voilà où mènent les dettes !

— Mais il ne connaît pas mon oncle....

— Il sait que l'ancien juge d'Yvetot est notre parent et qu'il jouit de quelque aisance : en voilà assez pour un homme de cette espèce. »

Mme Rougemont se retira à ces mots et se laissa tomber sur le premier siége qu'elle trouva dans l'arrière-boutique. Victor, qui savait combien sa mère était sensible à des humiliations de cette nature, comprit qu'elle allaït avoir une de ces crises nerveuses auxquelles depuis long-temps il la savait sujette. Il prépara du sucre et de la fleur d'oranger, tandis que la pauvre femme haletait sur sa chaise. « O mon enfant, s'écria-t-elle, tu vois combien je souffre, je t'en prie, ne fais plus de dettes !

— Non, maman, je te le jure.

— Hélas! tu me l'as juré si souvent.

— C'est que je ne t'avais pas vue tant souffrir. Ne crains rien, bonne mère, reviens à toi, je serai raisonnable. Et d'ailleurs, il le faudra bien, « ajouta Victor, voyant sa mère soulagée et passant, avec la mobilité de son âge, de l'attendrissement à la plaisanterie, « puisque je vais avoir, pendant trois mois,

les saints exemples et les saintes leçons de l'oncle André. Si nous l'appelions le père Dimanche, qu'en penses-tu, maman ? »

Cette saillie fit sourire Mme Rougemont, qui, hélas ! sous le rapport des principes et de la pratique des devoirs religieux, avait aussi beaucoup à apprendre.

II

Au dîner, l'oncle André fit de son mieux pour être aussi libre et aussi gai que le matin. Seulement il ne put réprimer, par intervalle, un imperceptible regard de surprise à la vue de l'abondance et du choix des mets. Il n'osa pourtant traduire sa pensée même sous forme de compliments, de peur d'éveiller les pénibles souvenirs de la matinée que le bonnetier lui avait fait connaître.

Malgré les efforts de M. Desvaux et l'esprit de sa sœur, il y avait du froid et de l'anxiété dans la conversation et sur les visages.

« A propos, s'écria Mme Rougemont pour faire diversion au visible embarras où chacun se trouvait, je serais bien curieuse de savoir en quoi le Dimanche pourrait contribuer à donner à Victor une aussi belle soixantaine que la vôtre.

— Je savais bien que le motif hygiénique irait droit au cœur d'une mère, répondit le juge..... N'exagérons rien; je vous ai promis de vous donner ma recette personnelle, et dans la réalité c'est au

Dimanche que j'attribue pour ma part la prospérité de ma santé, de mes affaires et de ma vieillesse. Je me garderai pourtant bien de promettre infailliblement et littéralement l'absence de toute maladie et des années interminables à l'observateur du Dimanche.

— Vous reculez, bel oncle.

— Assurément, si vous demandez l'impossible, mes amis ; mais comme je connais votre justice et votre raison, je prétends que ce n'est point trahir ma cause que de la renfermer dans ces limites, et que je n'aurai point reculé à vos yeux, si je vous prouve avec évidence les avantages et même la nécessité du repos du septième jour, au point de vue de l'hygiène et de la santé.

— Si vous le prouvez, comme vous le dites, avec évidence, je conviens que nous n'aurons qu'à vous tenir quitte et que nous serons battus : le tout est d'arriver à cette évidence, et je vous avoue, cher oncle, que vous avez bien à faire pour la produire en moi. D'abord, s'il en était ainsi, les médecins s'en seraient aperçus et n'auraient pas manqué de donner la recette à tout le monde, ou du moins de l'appliquer chez eux.

— Bien raisonné, mon neveu, » répondit M. Desvaux. Entourés de ce cercle de rides en rayons qui donnent à la physionomie de certains vieillards une vive expression de bonté sympathique, ses yeux étaient brillants et semblaient dire par leur

vivacité même : « Précisément, j'ai ton affaire ! »

Et tirant un grand carnet de la poche de son grand habit noir, sans oublier ses besicles d'argent, le vieillard cherchait les pièces de conviction, disait-il gaiement; et tout en cherchant, il en établissait l'autorité, en demandant à son neveu s'il avait confiance dans l'intégrité et l'authenticité des citations qu'il pourrait lui faire. . .

Le jeune homme ne pouvait avoir à cet égard le plus léger doute, tant il connaissait la droiture et la loyauté moitié judiciaire, moitié chevaleresque de son vieil oncle. « D'ailleurs, ajouta-t-il, tu pourras tout vérifier, mon garçon, car j'ai eu soin d'écrire bien lisiblement le nom des auteurs et le titre des ouvrages. Connais-tu ce nom-là d'abord?

— Le docteur Farr, lut le jeune homme en s'approchant.

— Oui, le docteur Farr.

— J'en ai entendu parler : c'est un célèbre médecin anglais; et comme il nous vient souvent au café Bellenger un anglomane qui trouve que notre faculté ne vit que sur son ancienne réputation, que rien n'égale l'anarchie et la pauvreté de notre enseignement médical, et qu'à l'exception du grand Dupuytren nous n'avons personne à comparer aux célébrités anglaises....

— Je ne suis pas compétent quant au fond, interrompit le juge; il me suffit, du reste, que tu connaisses de réputation le docteur Farr. Voici

donc ce qu'il disait dans un rapport adressé au parlement d'Angleterre, et que tous les journaux ont reproduit : Prends ma science, ajouta M. Desvaux avec un sourire, en passant son carnet au jeune homme, et lis toi-même. »

Comme l'écriture calme et carrée du vieux magistrat était fort nette et fort lisible, Victor lut avec l'aisance et la distinction qu'il mettait à tout les lignes suivantes :

« Faites travailler un cheval tous les jours de la semaine autant que le permettent ses forces, ou accordez-lui un jour de repos sur sept, vous verrez bientôt, par la vigueur plus grande avec laquelle il accomplira son travail pendant les six autres jours, que le repos du septième lui est absolument nécessaire. L'homme, étant doué d'une nature supérieure, oppose à l'excès de la fatigue la vigueur de son âme, et le dommage que produit une surexcitation continue sur son système animal ne se manifeste pas aussi vite que chez la brute ; mais il succombe enfin d'une manière plus soudaine. Il diminue la longueur de sa vie et prive sa vieillesse de cette vigueur qu'il devait conserver avec le plus grand soin. L'observation du Dimanche doit donc être acceptée, non-seulement parmi les devoirs religieux, mais parmi les devoirs naturels, si la conservation de la vie est un devoir, et si on est coupable d'une sorte de suicide en la détruisant prématurément.

» Je ne parle ici que comme médecin et sans m'occuper en aucune manière de la question théologique ; mais si l'on envisage de plus l'effet du véritable christianisme, c'est-à-dire la paix de l'âme, la confiance en Dieu, les sentiments intérieurs de bienveillance, on ne tardera pas à se convaincre que c'est là une nouvelle source de vigueur pour l'esprit, et par l'intermédiaire de l'esprit, un moyen d'augmentation de forces pour le corps. Le saint repos du Dimanche met dans l'homme un nouveau principe de vie. L'exercice trop laborieux du corps et de l'esprit, de même que la dissipation des plaisirs sensuels, sont les ennemis de l'homme, tandis que la jouissance du repos dans le sein de la famille, jouissance unie aux études et aux devoirs que le jour du Seigneur impose, tend à prolonger la vie humaine.

» C'est la seule et parfaite science qui rend le présent plus certain et assure le bonheur de l'avenir....

» En résumé, l'homme a besoin que son corps ait du repos, un jour sur sept, et que son esprit se livre au changement d'idées qu'amène le jour institué par une ineffable sagesse [1]. »

« Tu vois, dit le juge, que j'indique avec soin les sources et qu'il est facile de vérifier les citations : voilà pour la question de procédure et de forme ; qu'as-tu à répondre au fond ?

[1] Archives du christianisme. 1833. *p.* 163.

— Une seule chose, mon oncle, c'est que les Anglais ont plus de religion que nous; qu'apparemment chez eux l'impiété n'est point de mode ni de bon ton comme en France...

— Comme en France! Il n'en a pas toujours été ainsi, mon fils, et crois à la prédiction d'un vieillard qui a quelqu'expérience, on y reviendra, on y revient!

— Soit, mon oncle : il n'est pas moins vrai que les Anglais étant élevés partout dans ces idées-là, il est naturel qu'elles déteignent jusque sur leurs savants et leur science. Tout est bleu pour des lunettes bleues, vert pour des lunettes vertes. D'autant que j'ai ouï dire, toujours chez Bellenger, que le Dimanche en Angleterre est rigoureusement observé comme au moyen-âge.

— Et même plus rigoureusement, mon garçon; l'hérésie, en relâchant ou brisant les autres liens, a tendu celui-ci beaucoup plus qu'il ne l'est dans l'Eglise, toujours modérée comme la vérité, bonne et indulgente comme la charité, qui est comme l'huile dans les engrenages; l'hérésie n'a plus cette huile; tous les rouages jouent à sec, et le frottement est plus rude. Chez eux les plus innocentes récréations seraient ce jour-là des crimes; la ville comme le foyer, le temple comme la rue, tout est austère, triste et glacé...

— Justement, mon oncle; il est inévitable que les savants comme le peuple, étant élevés dans ces

habitudes, se laissent influencer par elles, même à leur insu, dans leurs opinions et leurs études.

— Très-bien, mon garçon : je trouve ton argument si juste que je vais incontinent le retourner contre toi et m'en servir au profit de ma cause.

— Voilà qui est fort, et je serai curieux de le voir. Je me sens en veine, mon oncle, et je n'abandonnerai pas facilement la cause de la philosophie et de la civilisation.

— La philosophie et la civilisation, mon ami, n'ont été sauvées que par l'Eglise, tu sais assez d'histoire pour en être convaincu, et je ne vois pas de quel droit la philosophie et la civilisation mettraient à la porte l'Eglise qui les a nourries et protégées; ce sont ses filles; et si elles sont ingrates, tant pis pour elles? Pour peu que tu étudies sérieusement et fortement, il te faudra bien peu de temps pour voir le vide et la nudité des théories philosophiques qui ne s'appuient pas sur la religion, et quant à la science, tu vois que les plus grandes recherches et les travaux les plus prodigieux entrepris dans l'origine pour trouver des démentis à la Bible, n'ont servi qu'à la confirmer : on a fouillé l'Inde et l'Egypte pour la trouver en défaut, et partout la science n'a rencontré que la contre-épreuve de l'Ecriture. Quant à la largeur du champ de la civilisation, je la reconnais sans peine; mais les découvertes qui n'ont en général trait qu'à ce corps périssable, peuvent-elles être plus élevées

et plus sublimes que celles qui regardent l'âme et les intérêts éternels? L'homme, de son petit globe perdu dans l'espace, aura beau allonger sa vue pour plonger dans l'infini, il n'y fouillera jamais à la même profondeur que l'Eglise inspirée de Dieu même. Laissons donc là tous les grands mots, et étudions paisiblement et à fond les choses. Tu déclinais l'autorité du docteur Farr, sous prétexte que son éducation et les habitudes religieuses de l'Angleterre avaient pu fausser à son insu ses observations et son jugement?

— C'était bien là l'état de la question, mon oncle.

— Je réponds à cela que le docteur Farr avance des faits et que rien n'est têtu comme un fait. Il en tire une fausse conséquence, me diras-tu. Bien, mais avec le jugement et la loyauté que je te connais, tu reconnaîtras sans peine que si le docteur Farr est prévenu et influencé dans ses idées par la religion, les docteurs de la fausse philosophie ne le sont pas moins par leur impiété? Je te demande maintenant de me dire, de bonne foi et la main sur la conscience, les choses étant égales de part et d'autre, quel est le camp qui doit inspirer le plus de confiance à un esprit juste et réfléchi? Croiras-tu de préférence les hommes que leur incrédulité a livrés en général de bonne heure à tous les égarements des sens et à des habitudes d'inconduite qui leur ont fait perdre beaucoup de temps d'abord, et qui ensuite ne manquent jamais d'affai-

blir directement et positivement la puissance et l'énergie de l'intelligence? N'accorderas-tu pas plus de confiance aux hommes qui, grace à leurs principes religieux, ont su plus généralement se préserver de ces écarts, et consacrer à l'étude un temps que les autres ont perdu? Préventions pour préventions, influence pour influence, je crois que celle de la religion doit inspirer plus de sécurité à un homme de bon sens. D'ailleurs ne te semble-t-il pas que, sans avoir recours aux citations et aux autorités, le cœur seul suffit à trancher la question? N'est-ce pas un grand bonheur que l'ouvrier ait un jour pour relever enfin sa tête humiliée par des travaux mécaniques qui le courbent six jours entiers vers la terre ou sur un métier, sans exercer son intelligence? Il est bon que l'homme cesse de temps en temps d'être une machine! Il est bon qu'il puisse un jour respirer un air plus pur ou goûter les joies de la famille et de l'amitié. Tout cela, ce me semble, agit sur la santé; pas de constitution qui puisse résister à des travaux sans relâche et sans consolation. Vivre toujours courbé, toujours enfermé, toujours affaissé, sans que le cœur ne s'ouvre et ne s'épanouisse un seul jour, c'est impossible, et l'homme n'y tiendrait pas. Dernièrement, en passant dans un de mes voyages au milieu de villes industrielles, j'ai vu de pauvres enfants tout chétifs, tout étiolés, s'en aller le Dimanche aux manufactures, et le cœur m'a saigné..... »

Après un moment de silence, Victor sembla se raviser et s'écria tout à coup : « Je n'ai rien à répondre à ces raisons ; mais elles ne prouvent rien en faveur du Dimanche.

— Comment donc, demanda Mme Rougemont ?

— Il a raison dans un sens, et sa réflexion fait honneur à son jugement : il est certain que les avantages du repos du Dimanche, au point de vue de l'hygiène et de la santé, seraient les mêmes le lundi, le mardi, tous les jours. C'est bien là ta pensée, Victor?

— Certainement, mon oncle, pourvu qu'on se repose une fois dans la semaine, le jour n'y fait rien.

— A ce seul et unique point de vue, mon cher ami, tu as raison. Seulement il y a cent motifs beaucoup plus sérieux qui nous forcent de préférer ce jour aux autres. Sans entamer en ce moment ces questions plus élevées, je te demanderai simplement quelle raison tu pourrais avoir à t'écarter de l'usage de chacun, de la tradition de tous les âges? Il y a prescription depuis dix-huit siècles en faveur du Dimanche, et puisqu'il faut un jour de repos par semaine, il me semble que ce serait avoir l'esprit mal tourné que d'aller prendre un jour à soi tout seul, quand tout le monde en chôme un autre. Il y a bien des gens aujourd'hui qui croient que la condition du génie est de tout faire au rebours des autres ; on est un grand homme quand on dit noir parce que chacun dit blanc...

— Je n'ai pas cette petitesse, et s'il faut chômer un jour sur sept, vive le Dimanche ! Mais un sur dix ne serait-ce pas assez ?

— Il est vrai que l'essai en a été fait, mais il n'a abouti qu'au ridicule. Le quintidi arrivait trop tôt, le décadi trop tard : ce n'était point une mesure qui allait aux forces ordinaires de l'homme. Tu sais avec quelle sagesse les proportions de l'oxygène et de l'azote, dans l'air respirable, ont été calculées pour notre usage : un peu plus, un peu moins de l'un de ces gaz eût rompu l'équilibre et changé en poison ce qui nous fait vivre. On dirait qu'il est entré quelque chose de cette précision mystérieuse dans le calcul des intervalles de travail et de repos qu'il fallait à l'homme. « La terreur qui pou-
» vait tout en France, dit Chateaubriand, n'a jamais
» pu forcer le paysan à remplir la décade, parce
» qu'il y a impuissance dans les forces humaines et
» même comme on l'a remarqué, dans les forces
» des animaux. Le bœuf ne peut labourer neuf
» jours de suite; au bout du sixième ses mugisse-
» ments semblaient demander les heures marquées
» par le Créateur pour le repos général de la na-
» ture. »

— Et ceux qui ne font rien tous les jours, s'écria Victor en éclatant de rire, oh ! ceux-là n'ont pas besoin du Dimanche.

— Au contraire, mon ami, ce sont ceux-là auxquels les enseignements moralisateurs et les graces

du saint jour sont le plus nécessaires, et je suis heureux que cette saillie de belle humeur m'ait justement fourni l'occasion de parler d'un autre moyen d'influence heureuse que le dimanche exerce sur la santé publique. Crois-en mon expérience, Victor, ce n'est pas le travail, malgré ses sueurs, ses ennuis et ses accablements, qui tue l'homme le plus vite.

— Qu'est-ce donc ?

— Les vices. »

Victor rougit malgré lui. Sans avoir l'air de remarquer son trouble, le vieillard poursuivit :

« Or, vous le savez, mes amis, l'oisiveté en est la mère. Malheur donc aux gens inoccupés ! Quelle que soit leur apparence, sans religion, ce ne sont guère que des sépulcres blanchis. Il y a long-temps que la sagesse divine l'a dit :

« L'homme qui pèche tombera entre les mains du médecin. »

« Ce qu'il y a de plus, ajouta M. Desvaux, c'est que ce sont d'ordinaire les plus riches natures qui tombent dans le plus d'excès quand, faute d'une voix hebdomadaire qui rappelle l'homme à lui-même et au Ciel, ils ne tournent qu'au mal la puissance de leur imagination et de leur cœur. Combien j'en ai vu, dans ma longue carrière, sacrifier ainsi jeunesse et talent pour ne recueillir de leurs désordres qu'une mort douloureuse et prématurée ! Oui, mes amis, croyez-le bien, le Dimanche n'est

pas moins utile aux hommes oisifs qu'aux ouvriers laborieux. »

Mme Rougemont avait facilement compris l'intention de M. Desvaux, et le coup avait, comme il arrive toujours, porté beaucoup plus fortement sur son cœur de mère que sur l'âme du jeune homme. Victor s'étant retiré dans sa chambre, elle ne put se contenir et se mit à pleurer.

« Cet enfant me fera mourir, répondit-elle à son beau-frère qui la voulait consoler ; je vois bien où son genre de vie le mène ; il semble parfois le voir lui-même, et il ne peut secouer ce joug de misères qu'il a trop long-temps porté. Je suis bien malheureuse !....

— Je le sais, Isabelle, et c'est pour essayer de changer en joie les longs chagrins que votre fils vous a donnés que je vous ai demandé l'hospitalité pour trois mois.

— Oh ! merci, André ; je ne m'étais pas trompée !

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez toujours été pour nous si dévoué, que j'avais peine à croire aux motifs tout personnels de votre lettre ; il devait y avoir là quelque intention généreuse, et vous voyez que j'avais bien jugé. Seulement, ajouta-t-elle en regardant fixément et avec anxiété le juge comme pour lire dans ses yeux le sort de son fils, espérez-vous réussir ?... C'est une question étrange, peut-être ; mais vous

comprenez trop mes craintes et mes angoisses pour en être blessé : tant de maîtres habiles y ont échoué. Mon pauvre mari lui-même est mort à la tâche... Et pourtant, s'écria-t-elle avec un accent de conviction qui partait du cœur, il y a du bon chez lui ! »

Le juge, démêlant avec l'habitude qu'il en avait acquise au tribunal, toute la pensée de la pauvre mère, répondit avec assurance que pour peu qu'on pût amener Victor à prendre avec suite le remède unique et bien simple qu'il proposerait, il répondait du reste.

— Le voudra-t-il aussi, le voudra-t-il avec suite surtout; car il faut vous le dire, il a la sensibilité, mais aussi toute la mobilité de la jeunesse?

— J'ai cru remarquer en effet qu'inhabile à saisir un grand ensemble, il avait un rapide et vif aperçu des idées de détail; beaucoup de légèreté et d'esprit, un regard d'une expression changeante....

— Oh! André, je ne sais ce qu'il deviendra! On a beau le prendre par tous les moyens, aucun ne réussit. Il a du cœur, et je l'ai vu plus d'une fois pleurer de repentir; et jamais il n'a pu surmonter sa faiblesse et triompher de ses malheureux défauts.

— Quels sont, dans le détail, ses défauts les plus prononcés? Excusez-moi de vous faire ces questions et de pousser l'enquête jusqu'au bout; mais, vous le savez, je suis de la famille, et puis ce

n'est pas une curiosité stérile et indiscrète qui me fait parler ainsi : j'ai besoin de le connaître entièrement.

— Je suis à vous dans une seconde, » répondit Mme Rougemont en courant dans sa chambre. Elle revint bientôt avec une sorte de cahier qu'elle remit à M. Desvaux. « C'est l'histoire de sa vie, ajouta-t-elle, écrite de sa propre main par ordre de M. Rougemont, qui avait voulu sans doute exciter plus vivement son repentir en le forçant de fixer ainsi son attention sur tous les torts de sa jeunesse. Le malheureux enfant a certainement hâté la mort de son père, comme je sens qu'il hâtera la mienne ; et pourtant, ajouta-t-elle, il y a du bon chez lui ! »

« De l'espoir, Isabelle ; il changera, soyez-en sûre, et vous serez heureuse. Je vous promets de ne pas partir d'ici qu'il n'ait modifié sa conduite et ne vous ait donné de la joie pour tous vos chagrins passés.

— Hélas ! réussirez-vous ? Et si vous ne réussissez pas, que devenir, grand Dieu !

— Je vous dis que je réponds de l'infaillibilité de mon remède.

— Mais quel est-il donc ce remède si souverain, » demanda Mme Rougemont d'un accent de doute si douloureux que M. Desvaux ne put s'empêcher d'en être un moment troublé ?

« Je n'ose vous le dire, Isabelle, ajouta-t-il enfin en reprenant son assurance, parce que vous n'en connaissez pas la force mystérieuse.

— Serait-ce encore votre Dimanche? » demanda-t-elle en fixant sur M. Desvaux un regard d'anxiété qui semblait dire : « Je crois que telle est votre idée, et pourtant il est impossible qu'un homme aussi sérieux ait une telle aberration. »

Puis, quand elle eut compris à l'expression de physionomie de M. Desvaux que c'était bien là sa pensée, la pauvre mère ne prononça pas une parole et essaya de refouler ses larmes; mais ce fut en vain.

M. Desvaux ne pouvait que garder le silence; il savait qu'il lui serait difficile de faire passer sa conviction dans une âme trop peu préparée. M[me] Rougemont, n'ayant pas reçu l'éducation solidement chrétienne qui forme les convictions de la vie tout entière, puis, ayant vécu dans un milieu où la religion n'occupe pas la place qui lui est due, elle s'était trop distraite du but unique de l'existence, par les pensées, les affaires et les espérances du monde.

Ses malheurs commençaient cependant à lui faire apercevoir qu'il ne suffisait pas d'attacher un grand prix à l'honneur, à la bonne renommée, à la considération publique; qu'il fallait élever ses regards plus haut que la terre, et que la conduite de son cher Victor pouvait bien être la conséquence de son éloignement des devoirs religieux.

« Si du moins, s'écria-t-elle tout-à-coup en cherchant à essuyer ses pleurs, vous me parliez de sa première communion qu'il n'a pas encore faite,

je comprendrais jusqu'à un certain point votre espoir; mais le Dimanche !.... Vous êtes allé ce matin à la messe, et vous avez vu bien du monde dans l'église : dites-moi le profit qu'ils en retirent?

— La routine a une trop grande part assurément à l'assiduité de quelques personnes; cependant gardez-vous de croire, Isabelle, que ces personnes-là mêmes n'en recueillent aucun avantage. C'est encore un préjugé que je compte bien détruire en vous comme tant d'autres. Ce soir pourtant, je vous accorderai ce que vous voudrez. En admettant, ce qui est faux, que ces démarches de routine soient inutiles, à qui la faute? En religion comme en médecine, le remède ne fait pas tout; il faut tenir compte, passez-moi l'expression, de la manière de s'en servir.

» Votre pauvre Victor n'a pas encore fait sa première communion; c'est un grand malheur pour lui et pour vous, et je comprends, maintenant mieux que jamais, l'étendue de l'infortune de mon pauvre neveu. Mais, Isabelle, dans la disposition d'esprit où il se trouve, pouvez-vous espérer qu'il accomplisse bien cet acte si important et si décisif? Si son esprit et son cœur restent rebelles, le traitement religieux échouera comme toutes les remontrances, comme tous les chagrins d'un père qui n'est plus et d'une mère qui se sent à son tour à bout de forces. Ecoutez-moi; vous avez la foi chrétienne?

— Sans doute; bien que je n'aille pas à la messe et que j'aie depuis long-temps négligé mes devoirs.

— La foi est un don de Dieu, Isabelle : et quand on n'entretient pas la foi par quelque pratique de piété, elle finit par s'éteindre ou ne jeter qu'une lumière bien douteuse. A la lueur de ce faible rayon qui éclaire encore votre âme, repliez-vous un instant sur vous-même; voyez quelle puissance de grace Dieu a mise dans le sacrifice public du Dimanche, dans la prière en commun, dans la présence de notre divin Sauveur, dans l'enseignement du prêtre, dont la voix est l'écho d'une voix plus puissante, et à laquelle ne résistera jamais un cœur humble et bien préparé.... »

Il y avait tant de conviction dans l'accent de M. Desvaux, que Mme Rougemont parut moins désespérée.

« Priez de votre côté, ajouta-t-il ; la prière d'une mère est puissante au Ciel : saint Augustin pourrait nous le dire. Puisque Victor n'a pas fait sa première communion, nous pourrons fondre les deux moyens en un seul ; mais, ne l'oubliez pas, si cette première communion doit être pour lui décisive, ce ne sera qu'à la condition qu'il sera changé à fond, et c'est par le Dimanche que nous en viendrons là. »

III

Dès que M. Desvaux fut retiré dans sa chambre, il prit connaissance du cahier que lui avait remis Mme Rougemont et qui avait pour titre : « Album » de Victor Rougemont, élève à l'école militaire » de La Flèche, né le 30 décembre 1815, ou » Recueil des pièces concernant la conduite qu'il » a tenue dans les différentes pensions où son » père l'a placé depuis l'âge de sept ans. »

La lecture de cet *Album* affligea profondément M. Desvaux; il y reçut la triste conviction de tout ce qu'il avait pu soupçonner; Victor s'était fait renvoyer avec les notes les plus fâcheuses de tous les établissements où il avait été placé par son père; il avait rendu vains tous les sacrifices faits en sa faveur; et sa présence à Caudebec, qui semblait être due à un congé de convalescence, n'était qu'une mesure exceptionnelle à laquelle le général commandant l'école de La Flèche avait eu recours pour éviter une expulsion jugée nécessaire, et que par respect pour la mémoire du brave commandant

Rougemont il ajournait jusqu'à la dernière extrémité.

Tous ces détails portèrent M. Desvaux aux plus tristes réflexions : « Combien mon pauvre frère a dû souffrir, pensa-t-il, lui qui ne respirait que l'ordre, le devoir, la délicatesse, le dévouement et l'honneur ! » Puis, avec l'esprit de douceur d'un disciple de l'Evangile, il se prit à chercher des excuses à la conduite de Victor. « Le malheureux, se dit-il, éloigné de bonne heure de ses parents, n'a point appris sur leurs genoux mêmes à les respecter et à les chérir. Ma belle-sœur aime à lui supposer un bon cœur ; peut-être n'a-t-il qu'une sensibilité naturelle, dont les émotions fugitives passent aussi rapidement que la sensation qui les a fait naître. Il n'aime pas, il n'a jamais aimé, même peut-être sa mère. C'est une chose bien certaine que l'éducation fait l'homme tout entier, et que le cœur lui-même est à éveiller et à développer dans l'enfant, comme la parole et la connaissance qui suit la parole. Qu'ils sont à plaindre les parents qui, par leur faute ou par la force des circonstances, éloignent d'eux leurs enfants ! A moins que la religion ne les recueille et ne leur apprenne à être affectueux et dévoués, ils n'aimeront jamais qu'eux-mêmes.

» Malheureusement, ajoutait-il en revenant à Victor, mon pauvre frère, sans manquer de foi, n'en avait pas assez pour devenir un apôtre cha-

leureux et persuasif; il faut à la jeunesse des raisonnements sans doute, mais surtout de bons exemples. Quand la piété ne va pas jusque-là, elle ne gagne pas les cœurs, elle n'entraîne pas. Peut-être qu'avec une organisation ordinaire, Victor, se souvenant surtout du nom qu'il porte et pensant à son avenir, eût pu ne s'abandonner qu'à des égarements ordinaires, et faire comme plusieurs son chemin en ce monde, sans trop penser à l'autre; mais il était né avec des passions trop vives et des facultés trop supérieures; il ne pouvait arriver à rien dans cette vie que par la route du ciel. Heureuse nécessité, s'il arrivait à la sentir! »

A ce moment même, le juge entendit ouvrir avec précaution la porte de la rue, et des pas rapides et légers monter l'escalier. Puis deux coups discrets furent frappés sur un des carreaux de la porte vitrée de sa chambre. « Entre, mon garçon, cria le juge en cachant l'*Album*.

— J'ai vu de la lumière chez vous, mon oncle, et pensant que vous ne dormiez pas, j'ai voulu vous souhaiter une bonne nuit. »

Le malheureux Victor n'avait pas eu, ce soir-là même, la force de vaincre ses habitudes. Il avait prolongé son séjour au café Bellenger; et, malgré ses promesses, il avait encore fait des dettes.

Il espérait rentrer incognito chez lui; mais, dans la crainte que son oncle ne l'eût entendu, il crut

mieux faire en bravant le danger et en venant résolûment le trouver.

Ce petit manège ne put échapper à l'œil clairvoyant de M. Desvaux, qui jugea plus avantageux de n'en rien faire paraître. Il s'élevait d'ailleurs dans son âme une grande commisération pour ce malheureux jeune homme, et plus que jamais il se sentait disposé à ne rien négliger pour le ramener dans la voie du devoir et de la vertu.

Il avait été mis au courant, par l'intraitable bonnetier, de l'état des affaires de sa sœur ; et saisissant l'occasion de toucher cette corde délicate, il crut pouvoir utilement adresser quelques représentations paternelles à son incorrigible neveu, en appuyant sur le seul motif qui, pour le moment, semblait avoir sur lui quelqu'autorité, les chagrins de sa mère et la reconnaissance qu'il lui devait.

« Tu ne saurais mieux faire, mon garçon, lui dit-il en terminant et avec un accent d'intérêt affectueux, que d'épargner des soucis à ta bonne mère. Malheur aux ingrats ! ils sont la honte de la nature et de l'humanité ; un jeune homme qui a du cœur trouve un charme si doux dans la reconnaissance, qu'il en fait son premier devoir et son premier plaisir. Je ne parle pas, Victor, des titres d'une mère à notre affection ; nous n'en aurons jamais qu'une idée imparfaite. Cependant ce que nous en comprenons suffit pour porter un bon cœur à entourer d'égards délicats, de soins constants et d'une tendre

affection la vieillesse de sa mère. Et Dieu, mon enfant, n'est jamais insensible à ces attentions d'un bon fils; il y répond, du haut du ciel et dès cette vie, en y mêlant un plaisir secret et ineffable, des douceurs intimes et profondes. Va, mon fils, tu le sauras un jour. »

Victor, flatté de la bonne opinion que son oncle paraissait avoir de lui, et entraîné par le tableau de la vertu que le plus mauvais sujet n'entrevoit jamais sans quelque trouble, serra la main de M. Desvaux avec expression; et quand il passa près de la chambre de sa mère, voyant à la clarté qui brillait sous la porte qu'elle ne dormait pas non plus, il lui vint une de ces inspirations, malheureusement trop fugitives, auxquelles son caractère s'abandonnait parfois.

Ignorant ce qui s'était passé avec son oncle, Victor, à la vue des yeux rougis de sa mère et de la fatigue attristée de son visage, attribua naturellement son chagrin à l'absence trop prolongée qu'il venait de faire, à la scène des créanciers du matin, et à de tristes réflexions sur la conduite qu'il menait et l'avenir qu'il se préparait. Un feu subit lui monta au front; ses paupières se gonflèrent, et il pleura en embrassant sa mère.

— Tu pleures, Victor, lui dit Mme Rougemont d'une voix qu'elle voulait rendre sévère et qui n'en laissait pas moins échapper la secrète joie et l'attendrissement de son âme; il vaudrait bien mieux,

mon enfant, donner à ton caractère et à ta conduite cette fermeté virile qui distinguait ton père !

— Vous avez raison, mère, dit Victor en s'essuyant les yeux d'un mouvement résolu; je veux devenir un homme et vous prouver mon affection par des faits ! »

Puis, se laissant retomber sur une chaise, il s'écria en se cachant la tête dans les mains :

« Hélas ! j'ai tant de fois éprouvé ma faiblesse !... Cependant, reprit-il brusquement, il faut un terme à cette vie-là. Pourquoi n'aurais-je pas la puissance de vouloir comme les autres ? Je puis vouloir enfin, et je veux !... Tenez, mère, il me vient une idée; je ne sais si elle vous fera plaisir : c'est de vous promettre d'aller Dimanche à la messe avec mon oncle. Cela vous paraît bizarre, n'est-ce pas ?... Que voulez-vous, ajouta-t-il sans donner à sa mère le temps de rien dire; je ne sais comment sortir de là et vous marquer ma bonne volonté. J'ai parlé de ce moyen comme j'aurais parlé d'autre chose, et je n'ai visé qu'à vous donner une garantie, une espérance : car je sens que vous ne me croyez plus et que vous ne pouvez plus me croire. »

Mme Rougemont répondit à ces marques de repentir par des caresses et des paroles d'encouragement et de pardon. Sans être encore pleinement convaincue du changement de son fils, elle sentit dans son cœur une espérance qu'elle n'avait pas encore connue.

C'est ainsi que Dieu tire souvent le bien de l'excès même du mal, surtout quand le coupable, comme Victor, suit docilement une bonne inspiration.

Il est vrai que le pauvre jeune homme avait encore le temps de revenir sur sa promesse avec son inconstance ordinaire; ce n'en était pas moins un grand pas, et ce fut avec une secrète joie que Mme Rougemont s'endormit après avoir reçu de son fils le baiser du soir.

IV

Victor, de son côté, passa une nuit paisible. Soit effet naturel des préoccupations de la journée, soit faveur céleste, il eut un de ces songes qui retracent vivement parfois au pécheur endormi les meilleurs jours d'une enfance pure, et lui font regretter un instant le bonheur de la vertu. Seulement Victor n'avait guère de souvenirs de ce genre à se rappeler, puisque nous savons à quel âge il avait commencé à se porter au mal. N'ayant guères jamais goûté les douceurs d'une bonne conscience, il éprouva des émotions toutes particulières et toutes nouvelles. Il se voyait à genoux au pied de l'autel de l'église de Caudebec, sous une voûte gothique et au milieu des rayons de toutes couleurs qui descendaient des vitraux. Le prêtre, tourné de son côté, tenait le ciboire redoutable et le Pain eucharistique qui sert de voile à la divinité : Victor allait faire sa première communion ! Les plus doux sentiments de plaisir intérieur qu'il eût jamais ressentis après une bonne action, un instant de repentir, un pardon

de sa mère, étaient doublés alors, et son cœur débordait.... Il en était là quand on vint l'éveiller pour le déjeuner. Pour la première fois de sa vie il venait de soupçonner un autre ordre d'idées et de sentiments, et tout un autre monde.

Mme Rougemont n'avait pas manqué de faire part à M. Desvaux de la scène du soir et de la promesse de Victor; et le visage du vieillard était encore plus affectueux et plus bienveillant que de coutume.

Le jeune homme, de son côté, heureux d'avoir nourri une bonne impression, ce qui ne lui était jamais arrivé; désireux aussi de faire plaisir à son oncle et d'accroître les espérances de sa mère, mit de lui-même la conversation sur le Dimanche et en demanda l'histoire.

« C'est la première partie du programme, mon oncle; et ma demande vous prouve deux choses : la première que je n'ai rien oublié de votre conversation; la seconde que je reviens à des idées d'ordre, puisque j'en suis à vous prier de commencer par le commencement.

— Mon ami, répondit M. Desvaux, ce n'est point moi qui vais te faire l'histoire du Dimanche; c'est toi-même.

— Par exemple, cher oncle, s'il y a une chose que j'ignore au monde, c'est bien celle-là. On dit que Socrate avait l'art de faire parler les gens et de faire naître ainsi dans les esprits des idées et des connaissances, que ceux qui les énonçaient n'y

auraient jamais soupçonnées : en ce cas, sage Socrate, parlez ; votre disciple écoute.

— Sans sortir de notre pays ni de notre siècle, l'histoire du Dimanche y est en caractères bien grandioses.

— Lesquels donc ? vous avez beau me regarder, cher oncle, je ne devine pas.

— Ouvre la fenêtre et vois ? tu auras sous les yeux un des plus gracieux feuillets de cette histoire.

— J'y suis ! vous parlez des cathédrales et des églises qui couvrent la France : en effet, c'est bien l'histoire du Dimanche gravée sur la pierre et le marbre, peinte sur les vitraux, ciselée dans les tourelles et les ornements d'or ; je n'ai jamais été insensible à l'effet poétique de ces vieilles églises. Mon anglomane dont je vous parlais hier est fou aussi de toutes les églises de France en général et de la nôtre en particulier ; il reconnait que pour le nombre et la beauté des édifices, et surtout au point de vue de la richesse des vitraux, l'Angleterre est obligée de nous céder la palme. Sans parler de Paris, ni de Saint-Denis, ni même de Caudebec, ajouta-t-il avec un sourire ; Amiens, Abbeville, Beauvais, Rouen, Metz, Reims, Chartres, Séez et Notre-Dame-de-Brou pour le gothique ; Nismes, Arles, Orange, Antibes pour l'architecture romane.....

— Assez, mon ami ; je t'avais bien dit que tu

ferais de toi-même l'histoire du Dimanche, et tu vois que je suis forcé de t'arrêter.

— Mais est-ce bien en l'honneur de ce jour que ces chefs-d'œuvre ont couvert la France ? Je le soupçonne à moitié; mais je ne le vois pas assez clairement.

— Réfléchis un instant, mon ami; je ne te demande pas autre chose. Est-ce pour une fête passagère que nos pères eussent élevé des monuments qu'il a fallu plusieurs siècles pour achever, et dont plusieurs ne le sont pas encore? Ainsi la cathédrale de Beauvais n'a pas de nef; les tours d'Amiens ne répondent pas au reste; Abbeville aurait besoin d'un chœur; Saint-Ouen d'une façade.

— On dit communément que pour avoir une cathédrale parfaite il faudrait réunir le portail de Reims à la nef d'Amiens, au chœur de Beauvais, et le couronner des tours de Chartres ?

— C'est cela même. D'un autre côté serait-ce pour contenir les fervents de la semaine qu'on les aurait faites si vastes? Evidemment elles ont été bâties pour honorer Dieu dans le Sacrement de l'autel, et lui offrir le Sacrifice universel et de chaque jour; mais leur immensité seule suffit à leur donner une destination publique, permanente, dominicale en un mot. Les temples païens, n'ayant que des sacrifices de hasard et des fêtes clair-semées; manquant surtout de cette tribune régénératrice du haut de laquelle le prêtre catholique prêche à

la foule une si divine morale, étaient en général étroits : ce n'était souvent qu'une rotonde à jour au milieu de laquelle s'élevait l'autel ; et le peuple, répandu sur l'esplanade et rejeté souvent même au-delà du bois sacré, assistait de loin à la cérémonie. Il n'y avait point entre lui et ses prêtres cette communion, cette solidarité mystérieuse qui fait que le fidèle a besoin d'être moralement et physiquement présent pour y participer ; puis aucun enseignement, aucune morale ne lui était prêchée par eux dans les temples, et dès lors rien ne les forçait à donner à leurs monuments religieux les dimensions des nôtres.

— Je vois clair à présent, et je conviens que les églises chrétiennes n'ont été bâties telles qu'elles sont, n'ont reçu de telles proportions que pour rassembler la paroisse entière autour du sacrifice commun et de la chaire évangélique. D'un côté, les occupations journalières, les obligations de famille, les devoirs d'état empêchaient les réunions générales chaque jour de la semaine ; d'un autre côté des assemblées, à de rares intervalles, n'auraient pas inspiré l'idée de tant de dépenses et d'efforts, au moins sur toute la surface d'un pays. Et puis, je vois le fait se reproduire tous les Dimanches sous mes yeux : les villageois les plus éloignés accourent à l'appel des cloches, cette autre poésie des cathédrales. Leurs pères l'ont fait comme eux sans qu'on puisse assigner à cet usage un autre commence-

ment que celui même de l'établissement de la religion chrétienne en France.

— Bravo! mon garçon; tu parles comme un livre!

— Le fait est, insinua Mme Rougemont, qu'il ne se doutait pas avant de se mettre à table qu'il eût toutes ces idées-là dans l'esprit; et pourtant il fallait bien qu'elles y fussent, ajouta-t-elle avec un rayonnement de triomphe, puisqu'elles en sont sorties!

— Il faut dire pourtant qu'il a légèrement déplacé la question et sauté de mon moyen de preuve dans un autre de sa façon; mais il n'a fait qu'abréger le chemin et rendre la démonstration plus inattaquable. Je voulais seulement le faire convenir de la destination principale de nos temples, pour lui demander ensuite le siècle de chaque style d'architecture...

— J'y suis, interrompit vivement Victor dont les yeux étincelaient d'une satisfaction assez naturelle; le gothique remonte à la fin du onzième siècle: donc à la fin du onzième siècle nos églises s'encombraient tous les Dimanches d'une foule assidue aux prières et aux enseignements publics qui s'y faisaient dès lors, puisque l'édifice était dès lors visiblement construit pour cet usage. Puis, arrivant au style roman, vous m'auriez ramené au berceau de la religion dans les Gaules pour me mettre en face de la même conséquence; et de là, passant à Constantinople et à Rome, nous aurions à la fin perdu le

principe et la conséquence dans les sinuosités ténébreuses des catacombes ; mais il eût été facile de s'en consoler en montrant que les grandes coutumes populaires ne s'improvisent pas, et que si les chrétiens, en sortant des catacombes, ont élevé des édifices, dont la vaste étendue et la seule disposition prouvent qu'ils observaient alors le Dimanche, c'est qu'ils l'observaient auparavant...

— Précisément ; et puisque tu sais si bien entendre le témoignage éloquent et séculaire de nos basiliques, écoute la voix d'un chrétien des premiers jours, de saint Justin le Philosophe...

— Mis avec ordre et bien à sa place dans le précieux carnet ?

— Bien entendu ; voici le passage que j'en ai tiré. Lis toi-même, mon garçon, ne fût-ce que pour m'éviter la peine de chercher mes lunettes :

— « Le jour du soleil... »

— Je devine ton silence et ton embarras ; tu ne t'y reconnais plus, et ce nouveau nom t'arrête.

— Pardon, mon oncle, j'y suis. Mon anglomane dit toujours *Sunday*, au lieu de Dimanche, et je sais assez d'anglais pour ne pas ignorer que *sun* veut dire soleil et *day* jour. Seulement je n'y avais jamais fait attention.

— Les anciens Saxons ont ainsi transmis aux Anglais d'aujourd'hui les noms païens de la semaine entière ; et c'est une démonstration suffisante que c'est bien de notre Dimanche que parle saint

Justin dans son grec du deuxième siècle. C'est entendu, reprenez la lecture du document.

» Le jour du soleil, tous ceux qui demeurent à la ville ou aux champs se réunissent dans un lieu commun. On y lit les écrits des apôtres ou des prophètes; puis un ancien du peuple exhorte l'assemblée à mettre en pratique les maximes sublimes de vertu et de religion qu'elle vient d'entendre. Ensuite nous nous mettons debout pour faire notre prière ensemble. Nous prions pour nous, pour les nouveaux baptisés et pour les hommes de tous les pays, afin qu'ils connaissent un jour la vérité, qu'ils mènent une vie sainte et pleine de bonnes œuvres, qu'ils gardent les commandements de Dieu et parviennent à la gloire sans fin.

» Les prières achevées, nous nous donnons le baiser de paix.

» Ensuite, on présente à celui qui préside du pain et une coupe de vin. Les ayant pris, il rend gloire au Père par le nom du Fils et du Saint-Esprit, et lui rend graces d'avoir bien voulu nous faire ces mêmes dons. Après l'action de graces comme après les prières, le peuple dit à haute voix : *amen*, mot hébreu qui veut dire : qu'il en soit ainsi. C'est alors que ceux que nous appelons diacres distribuent à chaque fidèle qui est là une part du pain et du vin consacrés par l'action de graces, et en portent aux absents.

» Nous appelons cette nourriture Eucharistie, et

il n'est permis à personne d'y participer, s'il n'a foi dans notre doctrine, s'il n'a été purifié par la rémission des péchés et la nouvelle vie, si sa conduite n'est pas conforme aux préceptes de Jésus-Christ. Car ce n'est pas pour nous un pain commun ni un breuvage ordinaire ; c'est la chair et le sang de notre Sauveur...

» Nous avons coutume de nous assembler le jour du soleil, parce que c'est le jour où Dieu commença la création du monde ; que c'est ce même jour que Jésus-Christ notre Sauveur est ressuscité, qu'il s'est montré à ses apôtres et leur a enseigné ce que nous venons de mettre sous vos yeux. »

» Seulement, reprit M. Desvaux, je vous ferai remarquer deux choses. La première, c'est que le mot grec dont nous avons tiré celui de prêtre, veut dire également ambassadeur, et dans l'origine, ancien, vieillard, parce qu'on n'éleva d'abord à ces deux dignités que des hommes mûris par l'âge. La seconde, c'est l'habitude où paraissent avoir été les premiers chrétiens de prier debout le Dimanche. Ils le faisaient d'abord au souvenir de la résurrection, mystère si capital pour nous ; et puis il s'y mêlait sans doute ce sentiment de sainte liberté d'un peuple affranchi par la mort du Sauveur, et ce respect tout filial d'hommes faits enfants de Dieu. C'est pour la même raison que les fidèles se lèvent aujourd'hui quand le prêtre fait la lecture de l'Evangile, ou quand, en face de la sainte Victime

qui repose sur l'autel, il s'écrie les bras étendus vers le ciel : Notre père qui êtes dans les Cieux !...

— C'est étonnant, s'écria Mme Rougemont, j'ai été élevée dans la vraie croyance et n'ai jamais perdu la foi, mais je ne savais pas que la religion fût si belle; je n'ai jamais réfléchi à cette perpétuité séculaire qui commande l'étonnement et le respect.

— Si l'antiquité du Dimanche et le simple exposé de quelques-unes des cérémonies de ce saint jour vous ont paru si frappantes, que sera-ce quand vous aurez l'idée de ce que c'est qu'une messe, et que vous aurez vu le jour du Seigneur remonter, par le sabbat des juifs auquel il a succédé, jusqu'à Moïse, jusqu'aux premiers patriarches, et aboutir enfin, avec les vieilles et saintes traditions, dans la profondeur des siècles, jusqu'aux jours de la naissance du monde ? »

Puis, se tournant vers Victor, il ajouta : « Tu connais le fameux Laplace, l'un des plus éminents membres de l'Institut, l'ancien président du sénat sous l'empire ?

— Le grand géomètre qui a eu la gloire de continuer et de compléter Newton ?

— Lui-même. Lis ce qu'il écrivait dans l'*Annuaire du bureau des longitudes* présenté à Napoléon la dernière année de l'empire :

« La division de l'année en douze mois est fort » ancienne et universelle. Le système des mois de

» trente jours conduit naturellement à leur division
» en trois décades. Cette période donne la facilité
» de retrouver à chaque instant le quantième du
» mois ; mais à la fin de l'année, les jours com-
» plémentaires troublent l'ordre décimal, ce qui
» nécessite des mesures administratives embarras-
» santes. On obvie à cet inconvénient par l'usage
» d'une petite période indépendante des mois et
» des années. Telle est la *semaine* (de *septem*, sept)
» qui, d'après la plus haute antiquité dans laquelle
» elle perd son origine, circule sans interruption à
» travers les siècles en se mêlant aux calendriers
» successifs des différents peuples.

» Cette période est fondée sur le plus ancien
» système d'astronomie.

» La semaine se trouve dans l'Inde, chez les
» Brames, et avec nos dénominations; et je me suis
» assuré que les jours, dénommés par eux et par
» nous de la même manière, répondent aux mêmes
» instants physiques.

» La même période était en usage chez les Juifs,
» chez les Arabes, les Assyriens, en Chine et dans
» tout l'Orient.

» Il est impossible, au milieu de tant de peuples
» divers, d'en reconnaître l'inventeur ; nous pou-
» vons seulement affirmer qu'elle est le plus ancien
» monument des connaissances astronomiques.

» Elle paraît indiquer une source commune d'où
les sciences se sont répandues. »

— Voilà une page décisive et admirable, s'écria Victor.

— Seulement, ne l'oublie pas, elle ne prouve que l'antiquité de la division des jours par sept, sans parler de la sanctification de l'un d'entre eux : mais ce n'en est pas moins un très-grand pas, et ces deux choses, du reste, ont un rapport si visible, que tu n'as pas remarqué toi-même au premier coup-d'œil le caractère incomplet de la citation, au point de vue qui nous occupe.

— Voilà de la bonne foi ou je ne m'y connais pas, répartit Mme Rougemont.

— La cause que je défends, reprit M. Desvaux, n'a point besoin de subterfuges ni de finesses. L'histoire et les traditions des peuples complètent à cet égard la pensée de Laplace. Reprends mon carnet et lis ce passage de l'Histoire du calendrier par le savant Court de Gébelin, ainsi que la citation qui vient ensuite.

« Le septième jour de la semaine est, pour me
» servir des termes de Philon, le jour de la nais-
» sance du monde, la fête de l'univers. Aristobule,
» philosophe péripatéticien, montre la vénération
» générale des peuples pour ce jour, par des pas-
» sages d'Hésiode, d'Homère et de plusieurs autres
» auteurs, dont l'autorité incontestable ne permet
» pas de douter qu'il ne fût saint et solennel par
» tout l'univers. Cet usage a régné chez les anciens
» Chinois, chez les Indiens, les Perses, les Chal-

» déens, les Egyptiens, même chez les peuples
» du Nord, et on le retrouve chez les Péruviens.

» Selden, dit Duclot dans la *Bible vengée*, s'est
» efforcé de faire voir que les anciens peuples du
» paganisme, au lieu de célébrer le septième ou
» dernier jour de la semaine, chômaient le sep-
» tième de chaque mois. Quand cela serait prouvé,
» en serait-ce moins un reste de la tradition pri-
» mitive dont ils avaient perdu les vestiges? Il faut
» convenir que tout concourt à confirmer la vérité
» du récit de Moïse, sur la sanctification du sep-
» tième jour, qui est un monument de la création.
» Diderot, d'Alembert et les autres auteurs de
» l'Encyclopédie n'ont pu se dissimuler la force de
» cette preuve. »

— Ni moi non plus, s'écria Victor, et ces faits sont vraiment étonnants : il me semble que mon imagination s'élargit à voir ainsi les peuples et les siècles s'entendre à leur insu, pour conserver une tradition mystérieuse et qui vient évidemment de leur berceau commun.

— Maintenant, mes amis, si comme vous me l'avez dit, la foi a toujours sommeillé au fond de vos cœurs et n'y a jamais été morte, c'est le moment de la réveiller, car les paroles que vous allez entendre ont traversé les longs siècles au milieu de la vénération profonde des patriarches, des prophètes et des saints; elles ont été révélées au monde tout embrasées des éclairs de l'antique Sinaï.

« Mes amis, recueillons-nous ; ce n'est plus la citation d'un grand talent ni d'un grand génie que je vais vous lire, ce sont des mots sortis de la bouche de Dieu :

« *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. Vous travaillerez durant six jours, et vous y ferez tout ce que vous aurez à faire. Mais le septième jour est le jour du repos consacré au Seigneur votre Dieu. Vous ne ferez en ce jour aucun ouvrage, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni vos bêtes de service, ni l'étranger qui sera dans l'enceinte de vos villes. Car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre et la mer, et tout ce qui y est renfermé; et il s'est reposé le septième jour : c'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat, et il l'a sanctifié.* »

— Je me sens comme écrasée, s'écria Mme Rougemont après un moment de silence, du poids de ces souvenirs si reculés et si vénérables. Je n'avais jamais réfléchi à cette longue suite de générations dont les cendres couvrent aujourd'hui la surface du globe et qui se continuent et se perpétuent dans nos assemblées chrétiennes.

— Il est vrai, reprit le juge s'exaltant à ces grandes idées, que le simple paysan qui tous les dimanches vient prendre de l'eau bénite et s'agenouiller au saint Sacrifice de la messe, a, pour ainsi dire, autour de lui les ombres de ses pères, et donne la main à ces nations disparues qui se

redresseront un jour devant Dieu, à la voix de l'ange du Jugement dernier, pour fêter ensemble le Dimanche éternel. »

Pour Victor, il demeura long-temps silencieux. » Oh! s'écria-t-il à la fin, quand je me tenais si mal à la chapelle de La Flèche, je ne savais pas ce que c'était qu'une assemblée chrétienne, et je ne comprenais pas la majesté, c'est bien le mot, de l'antique Dimanche, de ce jour contemporain de la naissance même de tous ces mondes dont l'immensité écrase l'intelligence de l'homme qui veut la sonder. »

L'imagination de Victor resta frappée de l'entretien du matin. Son âme semblait agrandie; il se croyait déjà changé, sentant s'élever en lui les plus généreux désirs, les plus nobles élans; mais tout cela n'avait pas encore de racines. Ce n'est pas que Dieu rejette ces bons mouvements du cœur : ils sont une aspiration vers le bien, une sorte de prière qu'il entend aussi; mais là n'est pas la solide nourriture d'un soldat qui a rude guerre en face et autour de lui : il eût fallu d'autres forces à Victor pour échapper aux périls. Ces forces, il ne les demanda pas à Dieu.

Il arrive souvent que plus on touche au moment décisif de la grande victoire de Dieu sur un cœur long-temps égaré, plus la rébellion des mauvais penchants devient audacieuse, plus les suggestions de l'ange de ténèbres sont insidieuses et pressantes.

Il y a dans l'homme des éléments si divers et si contrastants; il y a d'une part une aspiration si vive vers le vrai et le beau, et de l'autre une pente si forte vers les appétits de la sensualité et de l'orgueil, qu'il n'est pas rare de voir une âme passer, en très-peu de temps, des dispositions les plus heureuses aux actes les plus répréhensibles.

Des pensées fâcheuses vinrent traverser l'esprit de Victor; l'avenir lui parut sombre et triste : embrasser une vie consacrée au devoir, c'était trop monotone; rompre des habitudes déjà enracinées, c'était trop pénible. Le découragement, cet ennemi mortel de l'homme, s'insinua dans son cœur et renversa bientôt ses résolutions mal affermies.

Au dîner, sa tenue ne fut plus aussi convenable; il éloigna de la conversation le sujet qui, peu d'heures auparavant, avait électrisé son âme; de son côté, M. Desvaux, avec ses habitudes de patience et de discrétion, parla de choses indifférentes.

Mme Rougemont remarqua avec sa perspicacité maternelle que Victor prenait son dessert avec une hâte préoccupée; elle connaissait trop la mobilité de son fils pour ne pas craindre quelque projet funeste à ses bonnes résolutions : elle devint triste et la conversation languit; on ne resta plus long-temps à table. En faisant passer M. Desvaux au jardin, elle eut l'occasion de glisser une prière furtive à Victor pour le retenir à la maison.

« Je rentre à l'instant, répondit-il en prenant son chapeau.

— Vous me contrariez, Victor.

— Je vous dis que je ne sors que pour une minute !

— Ce serait manquer à ton oncle : il faut respecter les convenances, et d'ailleurs...

— Est-ce que vous croyez, interrompit Victor d'un ton qui commençait à devenir inconvenant, que je serai trois mois sans sortir, parce que...

— Reste pour moi, par affection, par dévouement.

— Demain, je vous le promets.

— Va, tu n'as pas de cœur, s'écria Mme Rougemont qui éclatait : Tu me feras mourir de honte et de chagrin. »

Et Victor sortit précipitamment en murmurant : « Pour éviter toutes ces scènes, je ne remettrai plus les pieds ici. »

C'était porter le coup le plus sensible à sa mère qui chancela et tomba sur une chaise dans un violent état de souffrance nerveuse.

« Oh le malheureux ! s'écria le juge revenu sur ses pas, et arrivant juste à propos pour être témoin de l'état de Mme Rougemont et du départ de Victor. Comment ! il vous laisse dans un pareil moment !..... Et il se mit à appeler la bonne de toute sa voix.

— Pas un mot devant Sophie, » dit la pauvre

mère au fort de sa crise : elle pensait encore à sauver devant sa domestique la réputation d'un fils qui venait de lui faire tant de mal.

V

Victor, comme la première fois, comme toujours, ne sentit l'horreur de sa conduite que quand il eut aggravé ses torts. Dès le matin du lendemain, il implora de nouveau son pardon et ne fit pas appel en vain à l'inépuisable indulgence d'une mère. Restait M. Desvaux, plus austère et plus rigide; Victor ne savait pas comment l'aborder, quand celui-ci alla droit à lui et d'un ton pénétré :

« C'est mal, lui dit-il, ce que vous avez fait, mon neveu. »

Ces simples paroles arrachèrent de nouveau quelques larmes au jeune homme.

« Victor, c'est de l'énergie que je vous souhaite, et non des larmes.

— C'est vrai, mon oncle, reprit le jeune homme avec un sentiment triste et profond; c'est la force qui me manque. Je voudrais être bon, et je ne le puis; je suis bien découragé.

— Ne jette pas si vite les armes, mon enfant,

répartit le juge avec un vif intérêt et un visage plus bienveillant que sévère ; si tu as vraiment bonne volonté, tu resteras le maître du champ de bataille. La force te manque, dis-tu ; il n'en manque pas, si je puis parler ainsi, au dépôt céleste : demande, demande avec instance ; prie, et tu en auras.

— Je le ferai, mon oncle ; et je vous promets de vous accompagner, comme je vous l'ai dit, Dimanche à la messe.

— Tu seras ferme, quoiqu'il arrive ?

— Quoiqu'il arrive !

— A la bonne heure, il faut avoir du caractère.

— Seulement, mon oncle, ajouta Victor, soit sincèrement, soit pour faire plus complète paix, il y a une difficulté qui se présente à mon esprit et que je ne puis résoudre.

— Laquelle ?

— C'est que nous avons jusqu'ici passé du Dimanche au sabbat et du sabbat au Dimanche un peu trop complaisamment suivant les besoins de la discussion, et je ne me rends pas compte de quelle autorité et pour quel motif on a substitué l'un à l'autre. Si c'est Dieu qui a établi le samedi des Juifs, comment a-t-il changé sa loi ?

— Je commence par te faire une réponse bien simple : c'est que dans une question de fait comme celle-ci il n'y a qu'une chose à constater : si le changement a eu lieu ; si c'est bien Dieu qui, par la voix des apôtres et de l'Eglise, a substitué un

jour à l'autre. Une fois la volonté de Dieu bien connue, nous n'avons qu'à lui obéir sans nous occuper du reste qui ne nous regarde pas. Est-ce que le Tout-Puissant a des comptes à nous rendre? Il ferait bon voir une fourmi lever la tête du fond de son néant, pour dire à Dieu : « Seigneur, vous manquez à votre dignité dans telle ou telle circonstance ? »

— Sans doute; le tout est de bien savoir alors si c'est réellement Dieu qui l'a voulu.

— Ne te souvient-il pas que Dieu a dit dans la sainte Ecriture : « Que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit pour vous comme un païen et un publicain. » Et ailleurs en parlant de ses apôtres : « Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise, me méprise. »

— Ces textes sont bien formels; et d'ailleurs je crois fermement que Dieu sera avec son Eglise comme il l'a promis, et que les portes, c'est-à-dire dans un style moins oriental, la puissance de l'enfer ne prévaudra point contre elle.

— En d'autres termes tu crois à l'infaillibilité de l'Eglise universelle?

— Sans doute, puisque je suis catholique et que j'ai toujours tenu à ma religion, même quand je l'ai le moins pratiquée.

— Alors comment peux-tu supposer un instant que Dieu l'ait laissée faillir dans une question si grave, et changer, sans sa permission, une loi qu'il avait

promulguée lui-même sur le Sinaï, et qu'il faisait observer dans l'Ancien Testament avec une sévérité si terrible? Et puis une réflexion toute simple achèvera de te convaincre : en remontant les siècles et la tradition on suit le Dimanche jusqu'au temps des apôtres. Et d'ailleurs, qui donc après leur mort aurait eu la témérité d'enseigner sur ce point comme sur d'autres une doctrine opposée à la leur? Les novateurs n'auraient pas manqué du moins de faire tant de bruit, en s'attaquant à un point si clair et si facile à reconnaître par tous, que leurs noms nous seraient parvenus. D'un autre côté, puisqu'il faut s'en prendre aux apôtres, comment se figurer que des Juifs, élevés comme ils l'étaient, je ne dirai pas seulement dans le respect, mais dans la terreur du sabbat, eussent, de leur pleine autorité, mis un autre jour à la place de ce jour redoutable? Quand on pense à la puissance des habitudes religieuses sur des hommes aussi pieux qu'ils l'étaient, et surtout à la tenacité juive, le doute n'est plus possible.

— En effet, je ne vois pas quel motif ils auraient eu pour sortir ainsi violemment des enseignements de leurs pères et des habitudes de toute leur vie.

— Force est donc de convenir qu'il n'y a que l'Esprit-Saint qui ait pu les y porter, et l'Esprit-Saint a bien le droit de nous imposer des lois, qu'en penses-tu?

— Il n'y a rien à répondre, et j'avoue qu'en face

d'un fait si bien constaté je ne devrais plus avoir aucun nuage dans l'esprit. Cependant ma première idée revient malgré moi jeter un peu de trouble et d'indécision dans ma croyance...

— Habitue-toi, mon enfant, à démêler dans les questions les points que nous pouvons examiner, et ceux qui ne nous regardent pas et qui ne mènent à rien. Mais enfin, puisque tu tiens absolument à étudier tout-à-fait cette matière, je vais, pour te tranquilliser, te faire une réponse complète.

» Dieu est immuable en lui-même ; il l'est encore dans les prescriptions de la morale éternelle. Ainsi il n'y a pas toujours eu des hommes et il pourrait n'en pas exister; mais, supposé qu'il en dût exister, il devait être éternellement mieux de respecter ses parents et de faire du bien à ses semblables que d'outrager les uns et de maltraiter les autres. Quant aux questions qui ont un côté disciplinaire, Dieu laisse à son Eglise le droit de les modifier suivant les temps et les besoins. Ce n'est pas Dieu qui change en ce cas, c'est nous, c'est notre état, ce sont nos dispositions, nos besoins, nos intérêts, voilà tout. Il pouvait nous obliger à lui consacrer les sept jours entiers de la semaine et tous les instants de chaque journée, puisque le temps qu'il nous donne est sa propriété beaucoup plus exactement que l'arbre est à celui qui l'a planté. Le cultivateur qui met un arbre en terre lui donne-t-il l'air, le soleil et la pluie?

Non, n'est-ce pas? Et pourtant nul ne conteste au cultivateur le droit de disposer de cet arbre, d'en cueillir tous les fruits, ou de le jeter au feu, s'il le préfère, parce que c'est son bien. Le temps est bien plus pleinement la propriété de Dieu ; si donc il nous le demandait tout entier, de quel droit réclamerions-nous? Il se contente d'un jour sur sept, et nous lésinerions avec lui ! Quoi ! le maître et le propriétaire du temps nous dit : « Voilà six jours, je te les donne; mais pour le septième je me le réserve, c'est ma volonté expresse ! » Et nous osons discuter, réclamer, calculer, biaiser, éluder !

— Dam ! mon oncle, répondit Victor, étonné de cette chaleur inaccoutumée; si vous prenez la chose sur ce pied, il est bien certain que le profanateur du Dimanche est sans excuse.

— Sur quel pied veux-tu donc que je la prenne, mon enfant? Est-il vrai, oui ou non, que Dieu soit le maître absolu du temps qu'il nous donne?

— Assurément.

— Il pouvait donc se le réserver tout entier?

— Sans aucun doute.

— Alors de quel droit lui en refusons-nous le lambeau qu'il nous demande? voilà ma question; qu'as-tu à répondre?

— Rien, mon oncle, il faut que j'en convienne.

— O mon ami, reconnaissons que Dieu a établi le Dimanche comme il avait établi le Sabbat, par amour pour nous et dans des vues touchantes et

sublimes. Allons nous reposer quelques instants avec nos chères fleurs et notre belle nature. Il faut retremper pour le prochain entretien ton imagination et ton cœur ; car tu auras besoin de l'une et de l'autre pour admirer le divin Législateur du Dimanche et pour l'aimer ! »

VI

« Mes amis, reprit quelques heures après M. Desvaux en présence de Mme Rougemont, Dieu est si bon pour l'homme, qu'il faudrait avoir le cœur bien dur, pour ne lui pas rendre amour pour amour. Si nous connaissions Dieu, si nous réfléchissions aux merveilles de sa charité pour les hommes, nous tomberions à genoux devant tant de bienfaits, et dans notre cœur s'élèverait un hymne perpétuel d'actions de graces.

— O mon oncle, je rougis vraiment d'avoir été et d'être encore si ingrat. Oh! que je me sens coupable d'avoir, pendant de si longues années, méconnu tant d'amour, et d'avoir si indignement répondu à tout ce que Dieu a fait pour moi. Combien son infinie bonté doit être blessée d'être si mal comprise par ceux-mêmes qui en sont l'objet!... Car, ajouta-t-il en jetant un regard interrogateur sur Mme Rougemont, rien ne fait tant de peine que d'être mal compris, n'est-ce pas, ma bonne mère? »

Et en disant ces mots, Victor, prenant les mains

de Mme Rougemont, les serrait dans les siennes. Il y avait tant de délicatesse et de repentir affectueux dans cette allusion à la triste scène de la veille, que M. Desvaux en fut profondément ému pour sa part. Quant à Mme Rougemont, les mères qui liront ces lignes comprendront ce qu'elle éprouva.

« Continuez, mon cher oncle, je désire voir appliquer au précepte du Dimanche des principes aussi consolants pour une si chétive créature qu'est l'homme. Il me vient une objection nouvelle, mais je suis si ému de la bonté de Dieu, que je ne la fais que pour amener votre réponse, et je m'y soumets par avance.

— Parle, mon enfant, ne crains rien. C'est un océan que la compassion et la bonté de Dieu : tu peux y fouiller tant que tu le voudras, sans craindre de le trouver à sec dans aucune rencontre.

— Il me semble que le pauvre a besoin de son salaire et que le précepte du Dimanche l'en prive.

— D'abord, mon enfant, il faut bien comprendre une chose : c'est que sous la règle de l'Evangile, c'est au cœur avant tout que Dieu tient. Si donc il se trouvait un pauvre ouvrier qui, rigoureusement obligé de travailler le Dimanche pour procurer du pain à sa famille, viendrait donner à Dieu, en assistant à une messe basse, une simple demi-heure, en lui disant : « Seigneur, vous voyez ma bonne volonté; ce n'est pas par mépris de votre loi que je travaille, et la preuve c'est que j'ai tout

quitté pour venir au moins vous prier et vous demander vos graces, » n'en doute pas, mon enfant, ce pauvre ouvrier ne serait pas coupable, et Dieu serait plus touché de son simple et naïf hommage que de prières plus longues mais tièdes.

— Est-ce bien la doctrine de l'Eglise que vous nous donnez là?

— Positivement, mon ami : ces préceptes, dans leur partie disciplinaire, n'obligent pas en face d'inconvénients vraiment graves. Seulement il ne faut pas s'illusionner à cet égard, et y mettre de la mauvaise foi ni de la mauvaise volonté; et c'est par esprit de soumission et pour prévenir des égarements de ce genre qu'on doit soumettre la question au curé de sa paroisse ou à son confesseur, qui en sont les juges compétents; malheur à celui qui les trompe, car Dieu ne tiendra nul compte d'une permission abusive et frauduleuse!

— Il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue économique, la production est interrompue, et c'est un jour entier de non-valeur...

— Voilà bien les secs et insipides calculateurs de notre époque mercantile et mesquine. D'abord, dit très-bien M. Pérennès, pour que le travail du Dimanche fût matériellement profitable à l'ouvrier, il lui faudrait la certitude de la fixité dans le taux de son salaire. Or, comme de la multiplication du travail naît la multiplication de la marchandise, cette multiplication du travail et de la marchandise ayant

lieu partout, il en résulterait engorgement et dépréciation de celle-ci, et par contre-coup abaissement des salaires.

» Dans le fait, on a calculé que le salaire actuel est au salaire tel qu'il existait avant 1789, dans le rapport de un à six, c'est-à-dire que l'ouvrier d'alors gagnait juste en six jours autant que l'ouvrier d'aujourd'hui gagne en sept jours, en tenant compte de toutes les circonstances.

» Et puis, calculateurs sans fin, vous n'oubliez qu'une chose, dans vos calculs, une toute petite chose, *la mort* qu'un travail sans relâche avance rapidement; et alors, je vous le demande, où est le bénéfice? C'est bien le cas de dire avec un écrivain, poursuivit le juge en feuilletant son carnet: « Que doit-on penser de ceux qui voudraient ôter » au peuple les fêtes, les plaisirs et toute espèce » d'amusement, comme autant de distractions qui » le distraient de son travail? Cette maxime est » barbare et fausse. Tant pis, si le peuple n'a de » temps que pour gagner son pain; il lui en faut » encore pour le manger avec joie, autrement il ne » le gagnera pas long-temps. »

» Rappelle-toi aussi que nous avons déjà entamé cette question en traitant le Dimanche au point de vue de l'hygiène.

— Vous avez raison, et je conviens que le repos septenaire est indispensable à l'homme qui n'est pas une machine et ne peut fonctionner toujours sans

relâche et sans variété : les ouvriers qui ne fêtent pas le Dimanche font le lundi, comme ils disent, et remplacent l'Eglise par le cabaret.

— Et alors je n'ai plus qu'à te citer ce passage d'un autre écrivain : « Celui que l'habitude et la » passion entraînent à de pareils désordres, qu'est- » il sinon le meurtrier des siens ? Savez-vous ce » qu'il boit dans ce verre qui vacille en sa main » tremblante d'ivresse ? Il boit les larmes, le sang, » la vie de sa femme et de ses enfants. »

— Qu'as-tu donc, Victor ? s'écria tout à coup Mme Rougemont, en voyant son fils rougir, puis pâlir d'émotion.

— Ce n'est rien, mère, répondit-il à Mme Rougemont en la regardant avec expression, et à mi-voix : je pensais à tout le mal que je vous ai fait, et il y avait bien de quoi m'émouvoir.

— Ainsi donc, reprit M. Desvaux, qui, par discrétion, n'avait pas eu l'air de remarquer le trouble de Victor, l'une des vues du Seigneur a été de ménager à l'ouvrier, au pauvre un jour où il pût quitter la livrée de l'industrie et du travail, goûter les douceurs de la famille, avoir des amis comme les autres hommes, relever un moment la tête comme eux et se sentir consolé.

— C'était une attention bien digne de la bonté céleste, s'écria Mme Rougemont. Quand on va dans les chantiers ou dans les manufactures, et qu'on voit de près ces travaux incessants et pénibles, il

paraît déjà bien dur de mener cette vie toute une semaine ; mais s'il fallait condamner ces malheureux à se pencher ainsi sur leur ouvrage, tous les jours, sans autre interruption que la mort, ce serait l'enfer qu'une pareille vie !

— Et pourtant la condition de nos ouvriers est bien douce en comparaison des esclaves de l'Amérique. Encore aujourd'hui, il y a non pas des esclaves attachés plutôt à la terre qu'à l'homme et dépendant en quelque façon d'elle plus que de lui, mais des esclaves dans toute la force du mot et comme dans l'antiquité païenne. Et cette monstruosité se trouve une institution régulière de la république de Washington, tant l'intérêt et la soif du gain aveuglent les hommes et leur font accepter les plus bizarres et les plus criminels contrastes ! Figurez-vous un pauvre noir travaillant dans les champs de sucre ou de coton, sous le fouet d'un autre esclave chargé de le surveiller et de le battre. Le Dimanche n'est-il pas pour lui, dans toute la semaine, l'objet de ses désirs et le jour d'une délivrance temporaire ? A qui doit-il ce repos du septième jour et le droit d'aller à l'église ou au temple s'asseoir à côté de ses maîtres, en face du Dieu qui doit les juger comme lui ? N'est-ce pas à Dieu ? dans son intelligence infinie et son admirable providence, il avait bien prévu toutes ces conséquences de son précepte libérateur.

» Je parle des esclaves et vous intéresse à leur

sort ! Hélas ! n'y a-t-il pas en Angleterre de pauvres enfants que l'industrie dévore comme un autre Saturne. S'ils avaient du moins l'affection d'un père, les tendres caresses d'une mère pour les consoler et les aider. Mais non, l'industrie tue l'âme et le cœur aussi bien que le corps. L'homme a bien le temps dans cette production fiévreuse, de penser à la morale, à la religion, à la famille ! « La femme enrégimentée dans les fabriques, dit M. Pérennès, a perdu cette nature intermédiaire qui la plaçait entre l'enfant et l'homme, et lui faisait participer de la grace de l'un, de la raison et de la gravité de l'autre. Sortie de son sexe et dépouillée de ses attributs, elle est devenue un quelque chose qui n'a plus de nom dans aucune langue. » La statistique nous apprend que le sentiment de la maternité, le sentiment le plus vénérable et le plus tendre, le plus indestructible dans le cœur de la femme, se flétrit au contact de l'industrialisme. Ici les enfants abandonnés, là une traite plus odieuse que celle des nègres, la traite des enfants ne le témoignent que trop. Il faut qu'on le sache bien : ce sont les pères qui les premiers ont recherché tous les moyens de tromper les mesures législatives destinées à protéger la faiblesse et l'inexpérience du jeune âge.

» La cupidité barbare qui présidait aux travaux des enfants, a été plus d'une fois poussée assez loin pour devenir incroyable. On a vu des en-

fants, commençant leur tâche à six heures du matin, la continuer sans interruption jusqu'au lendemain à dix heures ! On les tenait éveillés en leur faisant prendre du tabac, ou de temps en temps on leur faisait plonger la tête dans un baquet d'eau froide !...

— Horreur ! s'écria Mme Rougemont, ce que vous dites là n'est pas possible ; c'est affreux, cela fait frémir, et qui peut tolérer de pareilles scélératesses ?

— Aussi l'excès du mal a éveillé les sollicitudes des gouvernements ; et si le Dimanche n'était pas sauvegardé, que deviendraient ces pauvres populations ?... Etes-vous convaincus à présent des vues miséricordieuses de Dieu dans l'institution du Dimanche, et n'est-ce pas un crime envers le pauvre, envers l'ouvrier, envers le malheureux, que de chercher, par un mauvais exemple, à diminuer l'autorité libératrice de ce jour sacré ?

— Oh ! pour ma part, s'écria Mme Rougemont, je le fêterai désormais scrupuleusement ; je ferme ma boutique, dès Dimanche. Il en arrivera ce qu'il pourra ; mais je ne veux pas contribuer à affaiblir le respect de ce jour, que Dieu semble avoir fait tout exprès pour les malheureux. Je croirais toujours voir un de ces pauvres enfants me tendre ses bras amaigris, en criant : « Si vous ne souffrez pas comme moi, si le Dimanche vous est indifférent, oh ! du moins, observez-le par pitié pour nous,

afin que le vieil usage ne tombe pas et que nous ayons au moins un jour sur sept pour nous reposer et respirer! »

— Le sentiment maternel, reprit M. Desvaux avec émotion, est bien vivant chez vous, Isabelle; il déborde et se répand jusque sur de pauvres enfants inconnus, par un de ces rapprochements instinctifs que fait si vite un bon cœur. Soyez tranquille, Dieu saura bien vous dédommager des pertes qui pourraient en résulter pour vous. Vous venez de prendre un bon et généreux parti; c'est moi qui vous le dis, avant un mois, vous y trouverez de véritables avantages.

— Je ne resterai pas en retard, s'écria Victor avec un sentiment profond, moi qui vous ai promis le premier d'aller Dimanche à la messe avec vous: je veux observer le Dimanche sérieusement. Dites-moi ce que je dois faire! »

Il est sauvé, pensa M. Desvaux. Mon Dieu, je vous remercie, achevez votre ouvrage!

Puis il dit tout haut: « Ce n'est plus à moi de t'instruire, mon enfant, c'est à ceux qui ont une mission spéciale et des graces spéciales. Tiens seulement ta parole, viens avec moi Dimanche, et n'oublie pas une chose: c'est que Dieu, pour nous forcer à nous aimer les uns les autres, a voulu que tout se fît par relations dans l'ordre de la grace aussi bien que dans les affaires du monde. Il parla lui-même à Saul et le convertit; mais c'est à un

prêtre qu'il l'envoya, c'est d'un prêtre qu'il voulut que Paul apprît la science du salut. Ma tâche est finie, mon enfant : le prêtre fera le reste. Seulement, comme il est impossible que tu n'aies pas sur le prêtre bien de fausses idées, continue de m'ouvrir ton cœur avec la même franchise, le même abandon, la même bonne volonté. Tu connais mon grand remède, tu l'acceptes ; je n'ai plus qu'à t'apprendre à en faire le meilleur usage qu'il soit possible, afin que tu deviennes heureux et bon. Je n'aurai pas besoin de te prouver ensuite l'effet moral du Dimanche : tu ne tarderas pas à le sentir par toi-même. Et alors, mon cher Victor, tu prieras pour moi. Lis, en attendant notre prochain entretien, ces notes sur le prêtre catholique ; tu y trouveras la réponse à bien des paroles irréfléchies que laissent échapper les hommes ignorants, superficiels ou mal-intentionnés.

« Savez-vous ce que c'est qu'un prêtre, écrivait un auteur célèbre, vous que ce nom seul irrite ou fait sourire de mépris ? Un prêtre est par devoir l'ami, la providence vivante de tous les malheureux, le consolateur des affligés, le défenseur de quiconque est privé de défense, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le réparateur de tous les désordres et de tous les maux qu'engendrent vos passions et vos funestes doctrines. Sa vie entière n'est qu'un long et héroïque dévouement au bonheur de ses semblables.

» Qui de vous consentirait à échanger comme lui les joies domestiques, toutes les jouissances, tous les biens que les hommes recherchent si avidement contre des travaux obscurs, des devoirs pénibles, des fonctions dont l'exercice brise le cœur et rebute les sens, pour ne recueillir souvent d'autre fruit que le dédain, l'ingratitude et l'insulte?

» Vous êtes encore plongé dans un profond sommeil, et déjà l'homme de charité, devançant l'aurore, a recommencé le cours de ses bienfaisantes œuvres. Il a soulagé le pauvre, visité le malade, essuyé les pleurs de l'infortuné ou fait couler ceux du repentir, instruit l'ignorant, fortifié le faible, affermi dans la vertu des âmes troublées par les orages des passions. Après une journée toute remplie de pareils bienfaits, le soir arrive, mais non le repos. A l'heure où le plaisir vous appelle aux spectacles, aux fêtes, on accourt en grande hâte près du ministre sacré : un chrétien touche à ses derniers moments, il va mourir, et peut-être d'une maladie contagieuse; n'importe, le bon pasteur ne laissera point expirer sa brebis sans adoucir ses angoisses, sans l'environner des consolations de l'espérance et de la foi, sans prier à ses côtés le Dieu qui mourut pour elle, et qui lui donne à cet instant même, dans le sacrement d'amour, un gage certain d'immortalité. »

« Si l'horreur du dernier moment, dit un autre écrivain, est si pénétrante au milieu des

pompes de la vanité, sous le dais de l'opulence qui couvre encore de son faste l'orgueilleuse proie que la mort lui arrache; quelle impression doit-elle produire dans les lieux où toutes les misères et toutes les horreurs sont rassemblées! Voilà ce que bravent le zèle et le courage pastoral. Nuls témoins, nuls spectateurs, rien ne le soutient; ni la gloire, ni le préjugé, ni l'amour de la renommée, ces grandes faiblesses de la nature auxquelles on doit tant de vertus. Son âme, ses principes, le Ciel qui l'observe, voilà sa force et sa récompense. Le monde, cet ingrat qu'il faut plaindre et servir, ne le connaît pas : s'occupe-t-il, hélas! d'un citoyen utile qui n'a d'autre mérite que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïsme ignoré?..... »

Ces pensées, suivies de plusieurs autres sur l'excellence du sacerdoce catholique, sur la grande et sublime mission du prêtre, firent une impression profonde et décisive sur l'esprit de Victor.

VII

« Quel jour est-ce aujourd'hui, Victor?

— Jeudi, témoins tous ces enfants qui rôdent sur la place au lieu d'aller à l'école.

— Alors, mon ami, il est temps de penser sérieusement à Dimanche.

— Mon oncle, je suis heureux de ma promesse et j'y serai fidèle.

— Ecoute, mon ami, il faut que tu saches et comprennes le fond des choses. Qu'iras-tu faire à l'église, Dimanche? et d'abord qu'est-ce qu'une église chrétienne?

— C'est un asile ouvert à tous, où Dieu même réside, caché dans le tabernacle sous les apparences eucharistiques.

— Le crois-tu bien profondément?

— Je vous l'ai déjà dit, je n'ai jamais perdu la foi; et bien qu'il y ait dans la religion des points difficiles, il me suffit de savoir que l'Eglise infaillible les enseigne, et que Dieu les a révélés; je ne peux comprendre les mystères de l'in-

finie grandeur de Dieu, ni même la politique étonnante de son amour. C'est une idée inexplicable, incompréhensible, d'avoir voulu, lui si grand, se faire si petit pour nous attirer à lui : mais, puisqu'il nous a solennellement déclaré que le Pain consacré devenait son corps et que tel a toujours été l'enseignement de l'Eglise, il m'est impossible de répondre à tant d'amour autrement que par la soumission de mon esprit et l'assentiment de ma volonté.

— Tu le crois donc ; eh bien, moi, je te dis que tu ne le crois pas !

— C'est par trop fort...

— Ecoute, Victor, on se figure qu'on croit à la présence réelle, on se trompe ; je ne veux pourtant pas, entendons-nous bien, condamner presque tous les chrétiens en prétendant qu'ils n'ont pas assez de foi sur cet article pour être sauvés ; ce que je veux dire, c'est que ce n'est pas une foi pénétrée, profonde, sentie. Voyons, mon ami, y as-tu réfléchi toi-même : Dieu, DIEU est là dans ce petit tabernacle et t'invite à chaque instant à venir le visiter : il te fait même un précepte de te trouver en sa présence au moins une fois par semaine, le Dimanche, et c'est lui, l'Etre des êtres, ton Créateur, ton Rédempteur, c'est lui qui t'attend, qui t'appelle pour te faire du bien. Non, tu ne le crois pas ; ou plutôt tu n'en es pas pénétré. Car dès aujourd'hui tu frissonnerais de crainte et d'émotion

à cette seule pensée : « Dans trois jours, je serai à deux pas du vrai corps de Jésus-Christ, à deux pas du Maître du monde, qui est mort pour la rédemption de mon âme et qui me jugera au grand jour. » Quelle humilité, quel repentir ne sentirais-tu pas naître en toi, si tu croyais vivement et sérieusement à cette présence réelle et effrayante de l'Homme-Dieu ! Que dis-je effrayante? Elle l'est sans doute, si l'on ne pensait qu'à l'incommensurable grandeur et à la terrible puissance de l'Infini qui est là ; mais l'Infini s est fait homme pour être avec les enfants des hommes. Bien plus, pour ne pas que son ineffable majesté les éloigne de lui, il cache sa divinité et son humanité sous les humbles apparences du pain, afin de ne leur rappeler ni sa redoutable puissance ni son immensité, mais tout son amour. Non, Victor, tu ne crois pas pleinement à ce mystère, et je n'y crois pas moi-même assez au vif, assez à fond; car si notre cœur était brûlant comme il devrait l'être, nous ferions tous les deux comme ce pèlerin du moyen-âge qui, sentant toute la grandeur de l'amour de Dieu pour les hommes aux lieux mêmes où il est mort pour nous, ne put résister à son émotion et expira d'amour à son tour.

— C'est vrai, nous ne sommes que des cœurs durs, et notre foi est bien faible; mais puisque Dieu n'est dans le tabernacle que pour nous faire du bien et qu'il y est avec toute sa puissance,

pourquoi n'agit-il pas plus visiblement sur nous ?

— Mon enfant, je vais soulever un coin du voile et t'initier aux calculs profonds et touchants de la politique de Dieu, si je puis, à ton exemple, employer une telle expression. Pour renchérir encore sur la difficulté que tu me proposes, je reconnais que dans nos églises le sanctuaire et la chaire sont souvent sans voix pour nous.

— C'est en toutes lettres mon histoire au temps où la règle de La Flèche m'entraînait de force au pied de l'autel. Mais quand on cherche à revenir à Dieu, alors du moins on devrait, ce semble, sentir davantage sa main; et pourtant, moi qui vous parle, ajouta Victor les larmes aux yeux, j'ai encore été mauvais pour ma mère hier soir, et je suis retombé dans bien des fautes, malgré mes bonnes intentions.

— C'est que tu n'es pas encore tout-à-fait libre, mon enfant. Il est rigoureusement vrai, du moins dans l'ordre surnaturel, que l'homme n'a sa liberté qu'autant que notre divin Sauveur l'a délivré, affranchi, et c'est pour cela qu'il s'appelle Jésus, libérateur. En priant, tu l'aurais appelé à ton aide, mais tu ne sais pas prier. Ne perds point courage, va droit devant toi, tiens ta parole, et je réponds du reste.

— Mais en attendant ?...

— Prie, mon enfant : si tu avais prié comme il faut et à temps, tu n'aurais pas été vaincu. Mais c'est

au pied de l'autel que tu dois apprendre à bien prier, et alors tu seras, si tu le veux, invincible

— Mon oncle, les commencements sont bien difficiles.

— J'en conviens, mon enfant, et c'est le second fait que je tiens à constater. Parfois Dieu convertit le pécheur par un coup de tonnerre de sa grace, et alors il fait de grands saints et des apôtres. Mais ce n'est pas la marche ordinaire de sa grace. Dans l'ordre surnaturel aussi bien que dans la nature, tout est le plus souvent gradué et progressif. Passe-moi une comparaison peu oratoire sans doute, mais que je crois juste. Dieu commence par te donner un centime; c'est peu, j'en conviens; mais si tu réponds à ses intentions et que tu tires parti de ce centime, il te donne un sou; si tu es fidèle encore, il t'en donnera dix : puis ces dix sous te vaudront un franc, ce franc une pièce d'or, et alors tu commenceras à sentir combien Dieu est libéral, magnifique et prodigue à l'égard de ceux qui l'aiment.

— Je crois en soupçonner la raison ?

— Voyons.

— De cette manière, si nous correspondons mal à la grace, la justice de Dieu n'aura du moins à nous demander compte que d'un centime, et si au contraire nous sommes généreux et dociles, notre part au bien qui s'est fait est plus grande....

— Et alors tu devines quelle magnifique récom-

pense notre Père céleste réserve à nos efforts! Il a promis le ciel en échange d'un verre d'eau froide donné en son nom, c'est-à-dire pour son amour et dans sa grace. Ainsi la bonne œuvre la plus légère est récompensée du Ciel ! Que fera-t-il pour deux, pour trois, pour quatre? Crois-tu que la première aura épuisé ses ressources, et passe-moi le mot, qu'il ne sera plus *solvable* pour le reste? On est écrasé, quand on songe à cette infinie bonté d'un Dieu fait homme et mort sur la croix tout exprès pour donner à nos faibles et misérables efforts un tel mérite et de tels droits !

» Quelle est la conséquence pratique que tu peux tirer de ces réflexions ?

— Je ne sais trop, mon oncle : tout ce que je puis dire, c'est que je me sens bien touché de cet amour infini de Dieu pour l'homme, que je commence à me rendre compte que c'est dans notre intérêt même qu'il veut trouver en nous quelques préparations, quelques titres à ses faveurs, et qu'il les mesure ensuite à la fidélité de notre correspondance.

— Eh bien ?

— Qu'il faut que je me prépare de mon mieux à paraître devant lui Dimanche, si je veux sentir sa présence, son pouvoir, son amour : autrement, je ne trouverai dans l'église, comme autrefois, que quatre froides murailles et un tabernacle muet.

— Nous venons de parler, mon ami, du tabernacle de nos églises, qui renferme le Saint des saints; quelques mots maintenant sur la chaire.

« C'est par l'ordre formel de Jésus-Christ que l'orateur sacré nous parle, et c'est pour nous et non pour lui qu'il est là. « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie, a dit le Sauveur à ses apôtres: annoncez la bonne nouvelle à toute créature. »

Telle est la doctrine formelle de l'Eglise et des docteurs; mais elle est confirmée par des faits nombreux et dont il serait impossible de donner une explication naturelle et physique. Il n'est pas besoin de remonter jusqu'aux apôtres pour avoir des exemples d'orateurs chrétiens entendus par des ignorants et des simples qui parlaient une autre langue.

» Je n'oublierai jamais le fait que me citait dernièrement M. l'abbé ***, aujourd'hui curé de Saint-Méry, l'une des plus importantes paroisses de Paris. Pour peu qu'on connaisse ce vénérable ecclésiastique, il est impossible de douter de l'entière véracité de son témoignage, non plus que de la supériorité de son intelligence et de son jugement. Un jour qu'il avait prêché dans une paroisse des Landes, un homme qui ne parlait et n'entendait que le basque, langue qui, comme tu le sais, n'a pas le plus léger rapport avec la nôtre, se présente à la sacristie et demande à son curé qui seul le pouvait comprendre de lui servir d'interprète auprès du prédicateur : il voulait se confesser à lui !

» A la nouvelle de ce désir inattendu, M. l'abbé*** n'en croit pas ses oreilles. «Si c'était, dit-il à son vénérable confrère, un des lettrés de la paroisse, pour qui seuls j'ai prêché, puisqu'il n'y avait qu'eux qui pussent m'entendre, je le comprendrais; mais cet homme ne parle pas ma langue. Est-ce que, sans la parler, il vous paraît en état d'en avoir saisi au moins quelques mots?

— Je vous garantis, répondit le curé, qu'il n'en a pu saisir un seul, et d'ailleurs je vais le lui demander. La chose en vaut la peine, car c'est une conversion frappante : il y a plus de vingt ans qu'il n'a pratiqué sa religion.

» La réponse du paysan fut qu'il ne connaissait aucun mot de français, mais qu'en entendant le prédicateur, il avait vu en lui-même tant de belles choses, qu'il voulait absolument changer de vie et se confesser à l'instant.

» Puisqu'il est constant, d'après une infinité d'exemples et surtout par l'autorité de l'Ecriture et de la tradition, que le prêtre parle au nom de Dieu, il en résulte que nous devons recueillir sa parole avec un respect profond, et nous préparer à l'entendre avec le même soin que nous devons apporter à tous les actes de la religion, certains que le fruit que nous en retirerons sera ici encore proportionné à notre soif de la justice et de la conversion. Il dépend de nous que l'éloquence chrétienne soit pour notre âme, comme il n'arrive que

trop souvent, un airain sonnant, un bruit de paroles, ou bien le cri décisif de la grace qui touche, transforme et convertit.

» Pour entrer avec fruit dans une église, recevoir avec fruit un sacrement, entendre avec fruit un sermon, il ne serait pas sans vérité de dire qu'il faut un sixième sens. Malheur à nous si ce sens nous manque! l'Eglise ne sera pour nous, comme tu viens de le dire, que de grands murs blancs ou tout au plus une merveille artistique, le sacrement une cérémonie, le sermon un discours ordinaire. Avec ce sens que donne la foi, au contraire, nous apercevrons Dieu sur toutes ces choses, nous le sentirons, nous le goûterons; et plus nous aurons mis de soin à disposer notre âme par le silence, le recueillement, la prière et de saints et ardents désirs de conversion, plus ce sens mystérieux sera délicat et sensible, plus nous serons ouverts aux communications célestes, plus nous verrons Dieu!

» Garde-toi donc, mon enfant, de t'occuper des défauts ni même des beautés d'un sermon; laisse ces détails aux chrétiens oisifs et futiles. Brise l'écorce, quelle qu'en soit la nature, et savoure le fruit qu'elle renferme C'est là le grand secret; et, si tu recueilles, avec une sainte avidité et après de sérieuses préparations, les enseignements et les inspirations qui tomberont de la chaire, tu verras se renouveler le prodige de la manne antique, qui, fade pour la plupart des Israélites, prenait, dans la

bouche des fidèles, les goûts les plus variés et les plus suaves.

» J'arrive ainsi naturellement, mon ami, au troisième point que je voulais faire ressortir dans cet entretien, la grande promesse, le grand dogme que rappelle le Dimanche, dont tu dois te pénétrer en mettant le pied dans le temple où tant de générations se sont successivement agenouillées : la *résurrection des morts*, l'un des articles formels du *Credo* solennel et séculaire qu'on chante à la messe, et que le Dimanche, institué surtout en l'honneur de la résurrection du Sauveur, doit nous rappeler sans cesse.

» Sans doute le jour de Pâques en est la commémoration spéciale; aussi l'Eglise ne cesse-t-elle de répéter dans le cours de ce Dimanche des Dimanches : *Voici le Jour que le Seigneur a fait!* Il n'en est pas moins vrai que c'est en l'honneur de ce grand et consolant mystère que le premier jour de la semaine a été substitué à l'antique sabbat.

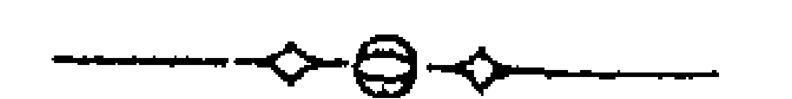
» Le corps a donc sa part comme l'âme à la solennité du Dimanche; aussi serait-il contraire à l'usage traditionnel de jeûner, en ce jour d'affranchissement et d'immortellee spérance.

» Souvenons-nous, en allant saluer chaque semaine dans son tabernacle *le premier-né des morts*, qu'il est ressuscité pour nous comme il était mort pour nous, et que sa résurrection est le modèle et la garantie de la nôtre. Sur cet

article encore combien de chrétiens n'ont qu'une foi faible et presque illusoire ! et pourtant c'est l'un des fondements de notre foi. Il faut nier tout le christianisme ou croire résolument et sans hésitation, non-seulement à l'immortalité de l'âme, mais à la *résurrection de la chair*. Ainsi ce n'est pas seulement ton âme qui vivra aussi long-temps que Dieu sera Dieu, mais aussi ce corps d'argile. Le Tout-Puissant l'a promis ; je ne sais comment les choses se passeront : Dieu le sait, il suffit. Levons donc la tête, puisque, grace à notre divin Sauveur, le triomphe de la mort sur nous ne sera que passager, et que ces yeux qu'elle éteindra pendant quelques siècles n'en verront pas moins un jour, face à face, la face adorable du Rédempteur.

» Que deviennent, en présence de pareilles espérances, les futilités de ce monde ? que penser de la folie de ces hommes qui se croient positifs et sérieux en ne recherchant que des biens, des plaisirs qui, au jour de la mort, fondront comme la neige au premier rayon de soleil. Pour toi mon enfant, si, chaque Dimanche, tu te pénètres de la dignité de ta nature régénérée et de l'immensité de ton avenir, tu comprendras où est le vrai et le juste, où sont les fermes espérances, où sont les biens solides ; tu te garderas de souiller ce corps qui doit vivre à jamais dans la présence du Saint des saints ! Il n'a pas été en notre pouvoir, lors

de la naissance de notre corps mortel, de choisir nos traits et de composer notre extérieur; mais il dépend de nous, par la pratique de la vertu, de mouler, pour ainsi dire, notre corps immortel, et de lui donner tout l'éclat, toute la beauté céleste que nous pouvons ambitionner.



VIII

« On retrouve dans les coutumes et dans les traditions des anciens peuples le souvenir plus ou moins altéré, mais toujours reconnaissable des grandes vérités de la révélation. Les sacrifices humains ont ensanglanté toutes les fausses religions de l'antiquité. Au seizième siècle encore, Fernand Cortèz les retrouva plus terribles qu'en aucun siècle et en aucun pays dans le vaste empire du Mexique. Ces sacrifices humains se faisaient avec une grande solennité et au milieu d'une foule immense qui y prenaient part avec de grands raffinements de barbarie. Sans entrer dans des détails qui te feraient horreur, il me suffira de dire qu'on allait surtout à la guerre pour y faire des prisonniers, afin de les immoler aux dieux. Les sauvages mêmes que les missionnaires avaient instruits et convertis ne renonçaient que très-difficilement à leurs cruautés abominables. « Nous ne croirons jamais, répétaient-ils, qu'il puisse y avoir de sacrifice véritable, si le sang d'un homme ne

coule pour le salut des autres. » Voyons, Victor, que leur aurais-tu répondu ?

— J'aurais nié des deux mains ce barbare principe.

— Et tu aurais eu tort.

— Comment, mon oncle, vous approuvez de pareilles horreurs !

— Je les maudis aussi bien que toi ; mais le principe n'en est pas moins inconstestable, et l'une de ces vérités primitives qu'on retrouve partout, plus ou moins défigurées, mais certaines. Le moins que méritèrent les hommes après le péché, c'était la mort ; et quand on entrevoit seulement ce que c'est que la sainteté et la majesté de Dieu, on est forcé de convenir qu'il est même impossible que la peine de quelques-uns puisse payer pour tous. L'immense bonté de Dieu a trouvé, mon ami, une combinaison merveilleuse pour concilier sa miséricorde avec sa justice, et l'une et l'autre, comme dit le prophète-roi, se sont embrassées !

— Comment ?

— Je vais te le dire : il y a eu dans notre religion si douce un sacrifice humain !

— Que dites-vous donc là ?

— La vérité, mon enfant.

— Entendez-vous parler du sacrifice d'Abraham ? Mais ce n'était qu'une épreuve, et Dieu ne voulait pas qu'il fût consommé.

— Et puis ?....

— Jésus-Christ est mort sur la croix ; mais Jésus-Christ est Dieu... Il est vrai qu'il s'est fait homme, et qu'à ce titre vous étiez dans votre droit de poser la question dans ces termes.

— Reconnais ici, mon enfant, bénis et adore l'infinie douceur, l'ineffable compassion de notre Dieu, qui, pour avoir le droit d'être bon sans cesser d'être juste et de l'être en Dieu, a fait le sacrifice de son propre Fils. Qui pourrait imaginer un pareil excès d'amour? Que peut-on mettre à côté de ces simples paroles de la miséricorde céleste : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a livré son Fils unique.*

— Oh ! oui, Dieu nous a aimés au point d'étonner et de renverser la raison humaine ; et je ne suis pas surpris que les esprits superbes ne comprennent rien à cette doctrine.

— Mon ami, ne perdons pas notre question de vue ; il s'agissait du sacrifice, et je pense qu'il est inutile à présent de te prouver l'excellence et l'efficacité de celui de la croix. Or c'est la doctrine précise et formelle de l'Eglise que la sainte Messe en est le renouvellement quotidien et la perpétuité.

— Alors je serai pour ainsi dire au pied de la croix, Dimanche, en assistant à la messe?

— La seule différence est que ce sacrifice n'est pas sanglant ; c'est là ce qui fait que la Messe n'est pas une simple prière, mais un vrai sacrifice. Nous avons, dans ce sacrifice, un moyen digne de Dieu

de reconnaître son souverain domaine, de le remercier de ses bienfaits, de le rendre propice à nos fautes et de lui demander ses graces.

— Il n'y a pas le moindre doute; et avec une telle Victime on a pour ainsi dire le droit de tout attendre. Que peut refuser Dieu quand il a donné son Fils?

IX

« Je ne puis clore nos entretiens d'une manière plus utile, mon cher Victor, qu'en te lisant un passage important du Catéchisme du saint concile de Trente; il est l'expression nette et formelle de la volonté de l'Eglise, et un excellent résumé de sa doctrine à cet égard. Tu te rappelles les termes principaux du troisième Commandement : c'est du texte latin de ce même Commandement que part saint Charles Borromée.

— Est-ce cet évêque si pur et si héroïque, qui aurait composé ce Catéchisme? En ce cas, je veux l'acheter et lui donner dans ma bibliothèque la place d'honneur. Je me rappellerai toujours la peste de Milan et son dévouement au milieu des milliers de malheureux atteints du fléau : c'était un ange et un héros. Soyez sûr que ses paroles feront sur moi une impression profonde.

— Saint Charles est plutôt l'inspirateur de ce Catéchisme qu'il n'en est l'auteur : c'est lui qui l'a

fait rédiger, et comme le cardinal avait été, malgré sa jeunesse, l'âme du saint concile, on peut croire qu'un livre fait par ses ordres et sous ses yeux est comme un écho de l'Eglise assemblée et souveraine. Et en effet l'autorité de ce Catéchisme est universelle et participe en une façon de celle du concile lui même.

— Raison de plus pour que j'aie ce bon livre. Je saurai toujours bien assez de latin pour l'entendre...

— Je le pense, le style en est partout facile et naturel; il a cette élégance exquise et sans apprêt que chérissaient les anciens et que nous ne connaissons plus. »

Après l'énoncé de l'antique commandement, saint Charles développe dans de courts articles la doctrine de l'Eglise et du saint concile ainsi qu'il suit.

I. De l'obligation renfermée dans le troisième commandement.

Ce troisième article de la loi nous prescrit le culte extérieur que nous devons à Dieu. C'est avec raison qu'il vient dans cet ordre. Il est en effet comme le fruit du précédent. Si nous rendons au fond du cœur un culte affectueux à Dieu, dans l'élan de notre foi et de l'espérance que nous mettons en lui, pouvons-nous lui refuser nos hommages extérieurs et nos actions de graces?

II. Condescendance de Dieu.

Et comme ce devoir eût été difficile aux hommes tenus par les occupations de la vie, il a été arrêté qu'ils auraient un temps fixe pour s'en acquitter sans obstacle.

III. Importance d'une fréquente explication de ce précepte.

Il suit de là que ce précepte étant de nature à produire les fruits les plus avantageux, il importe de l'expliquer avec grand soin. Rien n'est plus propre à enflammer le zèle que le mot qu'on lit en tête du précepte : *memento*. Dès là que les fidèles sont tenus de penser ainsi à ce commandement, il est du devoir du pasteur, à force d'avis et d'instructions, de le rappeler souvent à leur mémoire.

IV. Grande utilité de son observance.

Quant à l'intérêt qu'ont les fidèles à observer ce précepte, il est facile à reconnaître : ils ne pourront en effet s'y conformer exactement sans se faciliter à eux-mêmes l'accomplissement des autres prescriptions de la loi.

V. Pourquoi les jours de fête on doit se rendre à l'église.

Comme une de leurs obligations dans les jours de fête, est de se réunir à l'église pour y en-

tendre la parole de Dieu, ils ne pourront apprendre à connaître la sainteté divine sans en tirer, entre autres avantages, celui de garder de tout leur cœur la loi de Dieu. C'est ce qui fait qu'on voit le culte du sabbat si souvent recommandé dans les saints livres.

VI. Manière d'expliquer ce commandement.

Quant à ce qui touche à l'exposition de ce commandement, il faut s'appliquer à faire comprendre aux fidèles quels sont les rapports de ce précepte avec les autres et quels sont ses différences. Ce sera le moyen de leur apprendre par quelle cause et dans quelle vue nous avons substitué le Dimanche au sabbat dans notre culte et dans nos respects.

VII. Ce commandement diffère des neuf autres.

La différence la plus marquée est que les autres lois du Décalogue étant fondées sur la nature des choses, sont essentiels et immuables. Et c'est ce qui fait que les chrétiens observent les Commandements des deux tables, quoique la loi de Moïse ait été abrogée; non à la vérité pour obéir à Moïse, mais parce que ces préceptes tiennent à la nature, et que les hommes sont obligés de se conformer à ce qu'exige la nature des choses. C'est ainsi que la loi de Moïse a beau cesser d'être en vigueur, tous

les préceptes qui sont portés sur les deux tables n'en sont pas moins encore la règle des chrétiens.

VIII. Le troisième commandement, quant à la question de temps, est purement disciplinaire.

Ce précepte de la célébration du sabbat, si l'on ne considère que la détermination du jour, n'est pas immuable; au contraire, il est de nature à changer. Ce n'est pas un point de morale, mais de pure liturgie; ce n'est pas un article de la loi naturelle, car la raison ne nous a rien appris, rien prescrit qui nous oblige à rendre un culte extérieur à Dieu un jour plutôt qu'un autre. Ainsi le peuple d'Israël n'observa le sabbat qu'à partir de l'époque où il fut affranchi de l'esclavage de Pharaon.

IX. Quand et pour quelle raison le jour du Sabbat fut changé dans celui du Seigneur ou le Dimanche.

Le temps de la suppression du culte du sabbat devait être le même que le temps qui mettait fin aux observances et cérémonies hébraïques, c'est-à-dire à la mort de Jésus-Christ. Ces rites n'étaient que l'ombre et l'image de la lumière et de la vérité : Il était donc nécessaire qu'à l'approche de la lumière et de la vérité même, c'est-à-dire de Jésus-Christ, toutes disparussent. C'est pourquoi saint Paul reprenait les Galates de ce qu'ils étaient encore attachés

aux cérémonies du culte mosaïque : « Vous observez les jours et les mois, et les saisons, et les années ; je crains pour vous que je n'aie travaillé en vain parmi vous. » Il parle dans le même sens aux Colossiens.

Voilà en quoi ce précepte diffère des autres.

X. Quels sont les rapports de ce commandement avec les autres.

Ce commandement est semblable aux autres, non par ce qui regarde le rite et les cérémonies, mais parce qu'il a un côté qui touche aux mœurs et à la loi naturelle. Car le culte de Dieu et la religion qui font l'objet de ce précepte, sont de droit naturel. Qu'y a-t-il en effet de plus naturel que de consacrer quelques heures à honorer Dieu? Et ce qui prouve cette vérité, c'est que toutes les nations ont eu des fêtes régulières et publiques réservées aux sacrifices et au culte. Il est dans la nature de l'homme de donner des moments déterminés à toutes les fonctions nécessaires de la vie, telles que le repos du corps, le sommeil et les autres.

S'il en est ainsi pour le corps, il n'est pas moins dans la nature que l'âme ait ses moments pour réparer, elle aussi, ses forces dans la pensée de Dieu. De cette façon, puisqu'il est nécessaire de donner en général une portion de temps quelconque aux exercices de religion et au culte qu'on doit à Dieu,

à ce point de vue général, du moins, le précepte rentre dans les devoirs essentiels et naturels.

XI. Pourquoi le Dimanche a remplacé le Sabbat.

C'est pour cette raison que les apôtres ont consacré au culte de Dieu le premier des sept jours de la semaine; et ils l'ont appelé le *jour du Seigneur*. Saint Jean fait mention du Dimanche dans l'Apocalypse, et l'apôtre saint Paul veut qu'on recueille les aumônes des fidèles le premier jour après le sabbat, c'est-à-dire, comme l'explique saint Chrysostôme, le jour du Dimanche. Ce qui nous montre que dès ce temps dans l'Eglise on regardait le Dimanche comme un jour saint.

XII. Ce commandement se peut diviser en quatre parties.

Il reste à apprendre aux fidèles ce qu'ils ont à faire le Dimanche et quelles sont d'un autre côté les occupations qui leur sont interdites. Dans ce but il ne sera pas inutile que le précepte entier, qui peut se ramener régulièrement à quatre points, soit expliqué mot à mot et avec soin.

XIII. Etude des expressions mêmes du commandement.

On commencera donc par leur mettre d'une manière générale sous les yeux les prescriptions

renfermées dans ces premières paroles : Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. C'est précisément parce que ce précepte est de pure discipline qu'il était à propos d'y mettre en tête cette recommandation *memento*.

Il suit de là : 1° qu'on ne doit pas laisser ignorer au peuple que si la loi naturelle nous oblige de consacrer un temps ou un autre au culte extérieur et régulier de la Divinité, elle n'a point spécifié le jour où nous devrions le faire de préférence.

2° Les fidèles apprendront de ces mêmes paroles la règle de conduite à suivre dans leurs travaux de la semaine, qui consiste à ne jamais perdre de vue le jour saint qui la termine ; d'après cette règle, nous regarderons le Dimanche comme le jour où nous devons rendre compte à Dieu de nos actions et de notre travail, afin que nous ne fassions aucune œuvre qui soit répudiée de Dieu et qui soit pour nous, selon l'expression de l'Ecriture, un sujet de sanglots et de remords.

3° Enfin nous y trouvons un avertissement auquel nous devons attacher de l'importance, c'est que nous ne manquerons pas d'occasions de mettre ce précepte en oubli, soit que la négligence des autres nous entraîne, soit le goût des spectacles et des divertissements, qui nous empêchent si souvent de célébrer ce saint jour avec piété.

XIV. Du Sabbat.

C'est un mot hébreu qui, traduit en latin, signifie *cessatio*; observer le sabbat, c'est donc cesser d'agir et se reposer. C'est dans ce sens que le nom de sabbat a été donné au septième jour, parce que c'est ce jour-là que l'Eternel, après avoir achevé et consommé l'ensemble de la création, se reposa. Le même nom lui est donné dans l'Exode par Dieu même.

Cependant, dans la suite, le nom de sabbat a été donné, non-seulement au septième jour, mais encore, à cause de son excellence, à la semaine entière. C'est en ce sens qu'il faut entendre les paroles du Pharisien, rappelées dans saint Luc : « Je jeûne deux fois pendant le sabbat. »

Passons maintenant à ce que nous enseigne la signification du mot sabbat.

XV. En quoi consiste la sanctification de ce jour.

Sanctifier le sabbat, c'est dans les saintes Ecritures interrompre les travaux corporels et les affaires de la vie, comme il est facile de s'en convaincre par les paroles qui suivent : Tu n'y travailleras point Ce n'est point qu'il faille croire que tout se borne là : il eût suffi dans ce cas de dire dans le Deutéronome : *Observe le sabbat*, sans

ajouter immédiatement, *afin de le sanctifier*. Ce mot est la preuve que le jour du sabbat doit être un jour saint, réservé à la pratique des bonnes œuvres et des devoirs religieux.

XVI. Pleine sanctification du Sabbat.

Ainsi c'est célébrer pleinement et parfaitement le sabbat que de s'acquitter envers Dieu de ses devoirs de religion et de piété. C'est là le vrai sabbat qu'Isaïe nomme délicieux, parce que les jours de fêtes sont comme les délices du Seigneur et des hommes pieux. Aussi, pour peu qu'on joigne à la célébration canonique et pieuse de ce jour des œuvres de miséricorde, on doit s'attendre, d'après le même prophète, aux plus grandes récompenses.

XVII. Du véritable esprit de ce précepte.

C'est ainsi que la fin propre et la vraie portée de ce commandement est d'obliger l'homme à ne laisser à son corps comme à son âme d'autre occupation, durant un temps déterminé, que de vaquer, libre des affaires et des travaux manuels, à rendre à Dieu un culte de vénération et d'amour.

XVIII. Quelle obligation renferme la seconde partie du précepte.

La seconde partie du précepte consacre de droit

divin le septième jour au culte de Dieu. Voici le texte : « Tu travailleras six jours et y feras tout ce que tu auras à faire, mais le septième jour est le sabbat de l'Eternel ton Dieu. » Ce qui revient à dire que le sabbat est consacré à Dieu et que c'est ce jour-là que nous lui devons rendre nos devoirs de religion, enfin que le septième jour est le monument du repos du Seigneur.

XIX. Pourquoi ce jour est-il devenu jour chômé?

Ce jour fut donc consacré au culte divin, parce qu'il ne convenait pas de laisser à un peuple, aussi peu éclairé la faculté de choisir tel jour qu'il lui aurait plu, dans la crainte qu'il ne se mît à imiter les fêtes des Egyptiens.

XX. Raisons du choix de Dieu.

Ainsi sur les sept jours de la semaine, le dernier a été réservé au culte, et ce choix est plein de mystères. Aussi le Seigneur, dans l'Exode et dans Ezéchiel, le nomme un *signe* : « Ne manquez pas, dit-il, de garder mon sabbat. »

1° Parce que c'est *un signe* entre vous et moi pour faire comprendre à votre postérité que je suis l'Eternel, qui vous sanctifie. C'était donc un signe qui rappelait aux hommes qu'ils devaient se donner à Dieu et s'offrir à lui purs et saints, puisque ce

jour lui était consacré, et qu'un jour n'est saint que parce que les hommes y doivent particulièrement s'adonner à la sainteté et à la piété.

2° C'est le *signe* et comme le monument de la création de l'univers.

3° C'était encore pour les Israélites le *signe* commémoratif qui leur rappelait que le bras de Dieu les avait délivrés et sauvés de la dure tyrannie des Egyptiens. C'est ce que le Seigneur fait entendre par ces paroles : « Souviens-toi que tu as été esclave dans la terre d'Egypte, et que l'Eternel ton Dieu t'en a fait sortir par la vigueur de sa main et la force de son bras : c'est pour ce sujet qu'il t'a donné l'ordre de célébrer le jour du sabbat. »

XXI. Du Sabbat spirituel.

4° Enfin ce jour est le *signe* du sabbat spirituel et céleste. Or, le sabbat spirituel consiste dans un saint et mystérieux repos dans lequel les fidèles se trouvent, quand dépouillés du vieil homme enseveli avec Jésus-Christ, ils reviennent à une vie nouvelle, et s'appliquent avec soin à faire des actions conformes à l'esprit du christianisme : « C'est en effet le devoir de ceux qui n'étaient auparavant que ténèbres et qui aujourd'hui sont devenus lumière en Notre Seigneur, de marcher comme des enfants de lumière, dans la bonté, la

justice et la vérité, et de n'avoir aucune part aux œuvres inféconde des ténèbres. »

XXII. Du Sabbat céleste.

Le sabbat céleste, — comme le remarque saint Cyrille, en expliquant ces paroles de l'Apôtre. « Il reste encore un sabbat au peuple de Dieu — consiste en cette autre vie où nous jouirons de tous les biens dans la compagnie du Sauveur, après l'entière et radicale destruction du péché. C'est ce que le prophète nous apprend par ces paroles : « Il n'y aura en ce lieu ni lion ni animal malfaisant, mais tout y sera pur et saint. « Lorsqu'en effet les élus jouiront de la vue de Dieu, ils seront remplis de toutes sortes de biens. Aussi, à la voix de leur pasteur, les fidèles doivent-ils s'animer par cette exhortation de saint Paul : « Faisons nos efforts pour entrer dans ce repos. »

XXIII. Les Juifs avaient encore d'autres fêtes que le Sabbat.

Outre le septième jour, le peuple juif avait encore d'autres jours de fête et de dévotion que la loi divine avait institués pour rappeler le souvenir de bienfaits signalés.

XXIV. Raison de l'abrogation du Sabbat.

C'est l'Eglise de Dieu qui a décrété que le culte

et la solennité du jour du sabbat seraient reportés au Dimanche.

De même que ce fut en ce jour que la lumière commença à briller sur le globe ; ce fut ainsi dans ce jour que le Rédempteur par sa résurrection nous a frayé le chemin de la vie éternelle, et rappelés des ténèbres à la lumière : ce qui l'a fait appeler par les apôtres le jour du Seigneur.

Une autre raison qui a fait solenniser le Dimanche, c'est qu'en ce jour le monde sortit du néant et le Saint-Esprit descendit sur les apôtres.

XXV. Institution des fêtes.

D'autres jours de fêtes, dès les premiers temps de l'Eglise et dans la suite des siècles, ont été successivement établis par les apôtres et les saints pères pour consacrer par la piété et la religion le souvenir des bienfaits de Dieu.

XXVI. Ordre des fêtes.

Entre ces jours, les plus solennels sont ceux qui sont fêtés en l'honneur des mystères de notre rédemption ; viennent ensuite ceux qui sont consacrés à la très-sainte Vierge-Mère, aux apôtres, aux martyrs, enfin aux autres saints qui règnent dans le ciel avec Jésus-Christ, et dont la victoire sert à la louange de la miséricorde et de la puissance de Dieu,

leur attire à eux-mêmes de légitimes hommages, et une sainte émulation dans le peuple chrétien.

XXVII. L'oisiveté proscrite.

Ces paroles : « Tu travailleras six jours ; mais le septième est le sabbat du Seigneur ton Dieu ; » renferment encore une obligation particulière qu'il est utile de faire remarquer aux fidèles ; c'est qu'ils ne doivent pas passer leur vie dans la paresse et l'oisiveté ; mais plutôt se souvenir du commandement de l'Apôtre, qui veut que chacun travaille de ses propres mains, selon son état.

XXVIII. Ne renvoyer au Dimanche aucune œuvre servile

De plus, le Seigneur nous ordonne par ce commandement de faire en six jours toutes nos affaires, afin que rien de ce qui doit s'exécuter les autres jours de la semaine ne soit renvoyé au jour chômé et que l'âme ne soit ainsi détournée du soin et du goût des pratiques de religion.

XXIX. Que défend la troisième partie du commandement?

Reste ensuite à expliquer la troisième partie qui détermine la conduite à tenir pour observer le jour du sabbat : on y voit surtout le détail des actions interdites ce jour-là : « C'est ainsi, dit le Seigneur, que tu n'y feras aucun ouvrage, ni toi,

ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ta bête de somme, ni l'étranger qui se trouve en ta maison. »

XXX. Tout ce qui détourne l'esprit du culte de Dieu est interdit sans réserve.

Ces paroles doivent avant tout nous faire éviter tout ce qui peut mettre obstacle à nos devoirs religieux. Il est facile de voir que toute espèce de travail servile est défendu, non qu'il s'y trouve rien dans le fond de honteux et de mauvais, mais uniquement parce que notre esprit se trouve ainsi détourné du culte divin qui est le but du commandement.

A plus forte raison, les fidèles auront soin de fuir le péché qui fait plus que de distraire le cœur du goût de la piété, mais qui nous fait perdre entièrement l'amour de Dieu.

XXXI. Des occupations qui ne sont pas défendues les jours de fête.

1° Il n'est pourtant pas défendu d'agir ni de travailler pour le service du culte, lors même que ces occupations seraient serviles, comme de dresser un autel, d'orner les temples un jour de fête, etc. C'est ce qui a fait dire à Notre-Seigneur : « Que les prêtres violaient le sabbat dans le temple et qu'ils le faisaient sans pécher. »

2° Il ne faut pas croire que la loi défende les travaux qu'on ne pourrait différer sans grand dommage. Ce sont les saints canons mêmes qui nous y autorisent.

3° Il est plusieurs autres choses que Notre-Seigneur, dans l'Evangile, a déclaré permises les jours de fête....

XXXII. Les animaux mêmes ne doivent pas être mis à l'ouvrage les jours de fêtes.

Mais pour n'oublier aucune action qui pût faire obstacle à l'observation du sabbat, il est même fait mention des bêtes de somme, parce que le travail de cette classe d'animaux le détournerait lui-même de la sanctification de ce saint jour. Car si le jour du sabbat on a besoin de faire travailler une bête de somme, il s'ensuivra le travail de l'homme qui la conduira ; elle ne peut rien faire seule et par elle-même, elle ne fait qu'aider l'homme dans son labeur. Or il n'est permis à personne de travailler ce jour-là; c'est donc une conséquence qu'on laisse reposer les animaux qui servent à l'homme dans son travail.

XXXIII. Il est également défendu de commander des travaux serviles à ses serviteurs les jours chômés.

La portée naturelle de ce précepte est que si Dieu nous oblige ainsi d'épargner les bêtes, à plus forte

raison notre devoir est-il d'épargner la peine de ceux qui nous servent ou qui travaillent pour nous.

XXXIV. Que doit-on faire les jours de fête.

Les pasteurs des âmes auront soin d'instruire les fidèles des bonnes œuvres et des actes de religion auxquels ils doivent s'appliquer les jours de fêtes.

LA MESSE. Notre premier devoir est de nous rendre à l'église et d'y assister avec une attention sérieuse et avec piété au très-saint sacrifice de la messe.

LES SACREMENTS. Les divins sacrements de l'Eglise ont été établis pour notre salut : recourons-y souvent pour la guérison des blessures de l'âme.

LA CONFESSION. Rien ne saurait être plus à propos ni plus avantageux pour les chrétiens que de faire souvent aux prêtres l'aveu de leurs fautes. Le pasteur tâchera de les y porter par toutes les raisons et les règles exposées au chapitre du sacrement de pénitence.

L'EUCHARISTIE. Il ne se contentera pas de leur recommander ce sacrement, mais il mettra tout son zèle à les presser de recevoir souvent le très-saint sacrement de l'Eucharistie.

LES INSTRUCTIONS. Les fidèles doivent entendre également avec une attention sérieuse la parole de Dieu. Rien n'est moins supportable ni plus indigne que de mépriser les paroles de Jésus-Christ ou de ne les écouter qu'avec négligence.

LA PRIÈRE ET LES LOUANGES DE DIEU. Les fidèles doivent s'empresser encore de vaquer à la prière et de chanter avec assiduité les louanges de Dieu.

LES CATÉCHISMES. L'une des premières préoccupations du fidèle doit être aussi de venir avec soin s'instruire des dogmes et de la morale du christianisme.

LA CHARITÉ. Qu'il s'empresse également de vaquer à tous les devoirs qui sont de l'essence de la piété ; qu'il fasse l'aumône aux pauvres et à ceux qui sont dans le besoin ; qu'il aille voir les malades ; qu'il console avec charité ceux qui sont tristes et que la douleur accable. Car, comme on le lit dans saint Jacques, *c'est là une dévotion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre Père, que de visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions.*

XXXV. Quatrième partie du commandement.

De tout ce qu'on vient de dire, il sera facile de déduire quelles fautes on peut commettre contre la règle tracée par ce commandement.

XXXVI.

Il est encore du devoir du pasteur d'avoir sous la main les preuves et les raisonnements les plus propres à persuader aux fidèles d'observer ce précepte de tout leur cœur et avec la plus attentive

assiduité. Rien n'y contribuera davantage que de lui faire entendre et certainement saisir combien il est juste et raisonnable d'avoir des jours déterminés que nous consacrions au culte de Dieu et dans lesquels nous n'ayons à nous occuper que de connaître, d'honorer et de vénérer ce bon Maître qui nous a comblés de tant de bienfaits.

En effet, s'il nous avait ordonné de consacrer tous les jours de notre vie à le servir d'une manière toute particulière, ne devrions-nous pas faire tous nos efforts pour remplir avec joie et promptitude ce commandement, en voyant les bienfaits immenses et infinis dont il ne cesse de nous combler; mais, puisqu'il n'a destiné à son culte qu'un petit nombre de jours, pourrions-nous voir des difficultés dans ce précepte? Pourrions-nous négliger quelque partie des obligations qu'il nous impose, sans nous rendre coupables d'une grande faute?

XXXVII. Combien il est juste et utile d'observer ce commandement.

Enfin, il faut que les fidèles sachent que l'excellence de ce commandement est telle que ceux qui l'observent fidèlement paraissent jouir de la présence de Dieu et converser avec lui. Car par la prière, nous contemplons la Majesté de Dieu et nous nous entretenons avec lui. Et, en écoutant les instructions, c'est la voix de Dieu qui vient à son tour

à nos oreilles par l'intermédiaire de ses orateurs, chargés de nous parler en son nom. Enfin l'autel du sacrifice offre à nos adorations la personne même de Notre-Seigneur. Tels sont les avantages dont jouissent principalement ceux qui observent ce commandement avec fidélité.

XXXVIII. C'est un grand péché que de violer ce commandement.

Ne tenir aucun compte de ce précepte, c'est désobéir à l'Eglise et à Dieu, résister à ses lois, en un mot, se déclarer l'ennemi de Dieu et de ses volontés adorables, d'autant plus que ce commandement n'est pas au fond pénible. Ce ne sont point des fatigues que Dieu nous impose et qu'il nous oblige d'essuyer, quelle qu'en soit la rigueur; c'est au contraire le repos qu'il nous commande les jours de fête et l'oubli de tous les soucis de la terre. Peut-on sans témérité refuser de se soumettre à cette loi? C'est de quoi doit nous convaincre l'exemple des terribles châtiments dont Dieu a frappé souvent ceux qui l'ont violé, comme on le voit dans le livre des Nombres.

Afin donc que nous ne tombions pas dans un péché si grand; il est très-utile que nous ayons souvent à l'esprit cette parole: *Souvenez-vous*, et que nous considérions souvent les grands avantages qu'il y a à sanctifier dignement les jours de fêtes.

X

Le Dimanche arriva enfin, et chacun tint parole.

Victor ne se contenta pas de disposer son âme à paraître devant son Créateur et à communiquer par la prière avec lui. L'homme tout entier, disait-il, doit rendre hommage au Dieu qui l'a formé tout entier. Ne faisons pas plus d'abstraction pour lui qu'il n'en a fait pour nous, et que le corps aussi bien que l'âme s'enveloppe de décence et de respect. Ce n'est ni le corps seul ni l'âme seule qui doit honorer Dieu, c'est l'homme, et l'homme est composé de l'un et de l'autre.

Loin donc de contester la légitimité des marques d'hommage et d'adoration que nous donnons au Tout-Puissant, il n'apporta pas moins de soins dans son extérieur et sa tenue que s'il se fût agi d'une visite ou d'une réunion du grand monde, avec un charme de plus, celui de la modestie et de la simplicité chrétienne. On voyait qu'il n'agissait pas pour l'ostentation et par un mesquin calcul d'amour-

propre, mais par un sentiment délicat de convenance et de respect.

Quant à Mme Rougemont, elle avait de son côté tenu parole, et la boutique était restée fermée.

A la vérité, elle n'arriva qu'un peu tard à la messe; mais enfin elle y rejoignit son fils et M. Desvaux.

Comme ils revenaient tous ensemble, le bonnetier était sur le seuil de sa boutique et les regardait avec ce sourire niais, particulier à la bourgeoisie philosophe quand elle se rengorge en elle-même, et semble se dire : « Moi du moins, je ne suis pas une tête faible. »

Victor sentit la rougeur lui monter au visage : il avait toujours eu pour cet homme une antipathie prononcée. Qu'allait-il faire, nouveau chrétien, en passant près de lui ? Le combat ne fut pas long. Il le salua.

Ceux qui seront entrés dans ce caractère ne pourront se rendre compte d'un si prompt changement et d'un tel effort de vertu. Il en fut pourtant ainsi. Oh ! si l'on savait l'efficacité du saint sacrifice de la messe, entendue comme l'avait fait Victor avec recueillement et foi, après une préparation sérieuse et un ardent désir de conversion.

Faites-en l'épreuve, ô vous qui lisez ceci, et vous verrez par vous-même si je blesse la vérité.

Dieu, trouvant cette âme bien préparée, lui prodigua les graces.

C'était le Dimanche dans l'octave de l'Ascension. Les touchantes leçons que le prince des apôtres y donne dans l'épître du jour avaient pénétré son âme.

« Mes bien-aimés, soyez sur vos gardes et priez avec vigilance. Avant tout, ayez dans le cœur les uns pour les autres une charité soutenue, car la charité couvre bien des péchés.... »

Victor à ces lignes se sentit ému : il ferma son livre et baissa la tête pour cacher son bonheur.

Différence étonnante des voies de Dieu ! Deux mille personnes avaient lu ce même passage : peut être n'y eut-il que ce jeune pécheur qui parût le comprendre et le goûter !

Voilà pourquoi il avait salué le bonnetier sans rancune, sans ironie comme sans bassesse. Il sentait la portée de son action ; il savait que cet homme n'en apprécierait point le motif; mais la foi lui avait montré ce que vaut un homme et combien notre divin Sauveur a souffert pour le dernier d'entre nous ; l'onction de la grâce avait fait le reste : l'ardeur de charité que le jeune converti nourrissait dans son âme avait débordé jusque sur ce malheureux : il ne le détestait plus, il lui voulait du bien, il l'aimait.

Loin de nous ici les règles étroites de la vraisemblance ordinaire ! Sous une influence surnaturelle, sous le doigt de Dieu, tout devient prodige ; et quand on connaît le cœur humain, ces trans-

formations cachées et intimes ne sont pas moins étonnants que les miracles extérieurs.

Quant à l'intraitable créancier, il ne manqua pas de se dire : « Il amène pavillon ! Je savais bien que le temps me vengerait. Tu as beau me saluer, muscadin, dans six mois je te ferai danser sans violon. »

Mme Rougemont avait bien eu la pensée d'imiter son fils, par la crainte de l'avenir, mais le sentiment des humiliations précédentes fut plus fort que toute prévoyance ; pour tout concilier, elle parut porter l'attention d'un autre côté.

Dieu me garde de mettre, de parti pris, au-dessous de Victor une femme, une mère qui, dans tout le cours de son existence, avait montré un courage, un dévouement héroïques, sans autre appui que l'élan naturel et la générosité d'un noble et riche cœur. Je raconte fidèlement les faits, et ne veux montrer que ce qu'ils montrent eux-mêmes, que les plus belles natures pâlissent devant les plus mauvaises, quand la grace régénératrice intervient. Sans doute la mère et le fils avaient prié dans la même église, entendu la même messe, mais le fruit comme les dispositions avait été bien différent. M. Desvaux n'avait puissamment agi que sur le fils, c'était au fils plus tard à agir sur la mère.

Le vénérable prêtre, déposant sur l'autel ces ornements orientaux qui marquent par eux seuls la vénérable antiquité de notre Eglise, était monté en

chaire et avait annoncé, dans une homélie simple, claire et pleine de cette onction que la charité seule donne et que le talent ne saurait feindre, la grande fête du prochain Dimanche, la Pentecôte, et Victor avait pris la résolution de passer la semaine entière à disposer son cœur, en appliquant avec docilité et ferveur les conseils du saint vieillard.

La prière qu'il avait faite si souvent et sans fruit dans quelques-unes des pensions où il avait passé, le *Veni Sancte Spiritus*, revenait sans cesse à son souvenir comme ces sons harmonieux que l'on croit entendre et que l'on répète comme malgré soi : il y trouvait une douceur infinie, et pendant la semaine entière il ne devait pas cesser de l'avoir dans le cœur et sur les lèvres.

L'effet produit dans la ville par la fermeture de la boutique, dépassa toutes les prévisions. Dans les petites localités de la province, les sujets de conversation manquent, et l'on se rejette volontiers sur les plus légers incidents de voisinage. L'initiative de Mme Rougemont fut un évènement. Le petit troupeau des vrais fidèles en parla pour en faire l'éloge ; ce qu'on appelait plus particulièrement le *monde* attribua cette résolution à l'originalité et à l'amour-propre. Cette châtelaine ruinée, disait-on, a voulu faire parler d'elle et sortir au moins un jour sur huit de sa boutique, pour reprendre en liberté ses airs d'autrefois. Voyez comme sa mise était soignée ce matin : Croyez-vous qu'elle vienne à la

messe par dévotion ? — Le désir de se faire remarquer peut y être pour beaucoup, disaient à mi-voix les autres, mais je soupçonne un autre motif. — Lequel donc ? — Elle est gênée dans ses affaires, et ne demanderait pas mieux que M. Desvaux lui donnât un coup d'épaule : elle fait la cour au vieil oncle et elle connaît le chemin de son cœur et celui de sa bourse. »

Quant aux créanciers, ils jetèrent feu et flamme : « Voilà bien des embarras, disaient-ils, elle ferait mieux de nous payer ! ! !... Voyez-vous, elle a peur de trop gagner. »

En général, les commerçants en parlèrent mal : la plupart s'armèrent de méchancetés plus ou moins spirituelles, à la manière du bonnetier ; d'autres, persuadés, que ce n'était qu'une flatterie passagère faite à M. Desvaux, crièrent à l'hypocrisie et à l'intrigue ; plusieurs enfin n'y virent comme les gens du monde, qu'une singularité blessante pour eux : presque tous en prirent occasion de dénigrer, à un titre ou à un autre, chacun des membres de la famille.

« Rira bien qui rira le dernier, concluait-on : nous verrons où cela les mènera dans six mois, et si le vieux juge paiera pour eux.

— Je crains bien, disait un autre d'un air d'intelligence, que le jeu ne vaille pas la chandelle, et qu'ils n'en soient pour leurs frais ; le vieux juge n'a qu'une modeste aisance, et j'ai appris à la

foire d'Yvetot qu'il a promis une dot à une nièce qu'il a dans les environs.

— La belle dame la dansera, j'en ai peur.

— N'en riez pas, croyez-vous que ce qu'elle possède suffise pour payer le principal et les frais ?

— Je connais toujours quelqu'un, dit un nouveau venu, qui n'a pas l'air d'en vouloir courir les risques.

— Qui donc ?

— Notre voisin.

— Comment cela ?

— Vous ne l'avez pas vu arrêter M. Desvaux et lui montrer ses titres ? Je l'ai vu, moi.

— C'est bien lâche, cria-t-on de plusieurs côtés; a-t-il réussi, du moins ?

— Je ne crois pas : le juge marie sa nièce et doit se trouver à court.

— Alors, gare au mois de novembre !

Pendant que la ville se livrait à tout ce caquetage, Victor s'affermissait dans la bonne voie.

Je n'insisterai pas davantage sur le travail intérieur qui se faisait en ce jeune homme autrefois si rebelle, livré depuis si long-temps à de funestes habitudes; on sent que dans les dispositions où il est, il ne peut manquer de profiter des enseignements et des graces spéciales de chaque Dimanche, et d'en tirer toutes les richesses qui s'y trouvent cachées.

Peu à peu il apprit à se donner plus de fermeté par le sacrifice de satisfactions permises et d'ha-

bitudes indifférentes. Avec la bonne volonté qui respirait en lui, il avait la claire et nette vue de ses besoins. Il priait avec ferveur comme s'il n'eût compté que sur Dieu ; mais il sentait que pour correspondre à la grace il fallait une énergie qui lui manquait encore. Est-ce à dire qu'il fit quelques rechutes de surprise et passagères ? je l'ignore. A en juger humainement je serais tenté de le croire et de le dire : mais il avait une telle confiance, un tel abandon d'enfant dans la miséricorde et la puissance de Dieu ; il avait reçu, dès le premier Dimanche et surtout au saint jour de la Pentecôte, un tel esprit de prière et de défiance de lui-même que, laissant toutes les vraisemblances humaines, j'aime à le regarder comme au-dessus de toute faute grave.

Un autre Dimanche, il reçut l'esprit de mortification chrétienne Et ce ne fut plus seulement pour se fortifier la volonté qu'il s'imposa quelques privations libres, mais pour expier ses fautes, prouver au Sauveur sa reconnaissance et son amour et se détacher de la terre, afin de s'élever plus librement vers le ciel.

Victor avait une de ces natures généreuses qui ne s'arrêtent pas à la moitié du chemin. Il devait donc naturellement s'élever à une hauteur que j'hésiterais à proposer à l'imitation de tous. Il y a tant d'âmes languissantes et molles qui regarderaient comme un malheur d'être *poussées aussi loin*,

comme elles le disent, que cette appréhension seule suffirait pour les tenir en garde contre l'influence du Dimanche. Que ces hommes pusillanimes se tranquillisent; j'ai voulu montrer quelle puissance de grace et de vertu renfermait le Dimanche, et jusqu'où un cœur noble et docile pouvait s'élever par la célébration du divin jour. Les âmes tièdes, qui caressent leur état et qui redouteraient d'en sortir, n'ont qu'à jeter les yeux autour d'elles et sur elles-mêmes : le Dimanche n'a cette efficacité que pour ceux qui le veulent et qui s'y prêtent.

C'est encore un grand bien toutefois que de maintenir ainsi dans l'horreur des excès et des grandes fautes toutes ces âmes qui ont peur de la trop grande vertu. Ne croyons pas que le Dimanche soit perdu pour ceux mêmes qui ne paraissent le célébrer que par routine : la grande idée de Dieu ne meurt pas dans leur âme, et c'est un point important; nourrie et fécondée tous les huit jours, elle porte ses fruits en son temps. C'est ainsi que les liens de la morale publique ont encore dans nos campagnes, même dans celles où la coutume paraît avoir plus d'action que la foi, une force qu'ils ont perdue depuis long-temps dans les villes.

Allez donc toujours, allez en foule, ô peuple des campagnes, au pied de ces autels où vos pères ont prié; agenouillez-vous sur ces dalles que tant de générations ont usées; pressez-vous autour de cette chaire qui, depuis la naissance du christia-

nisme dans les Gaules, instruit le fils à respecter son père, la femme à chérir ses devoirs d'épouse et de mère, le frère à aimer son frère, l'indigent à regarder le riche sans envie, le riche à devenir l'économe de Dieu sur la terre et le nourricier du pauvre. La belle découverte et le merveilleux progrès que cette indifférence pour Dieu qui rend indifférent pour l'homme, que cette incrédulité qui rompt tous les liens, que cette fuite des saints offices qui, j'en appelle à la mémoire des anciens, a amené entre les frères des haines d'héritage, entre les citoyens l'envie et des semences de guerre civile, chez les enfants la froideur et l'ingratitude envers les auteurs de leurs jours, le déshonneur enfin sous plus d'un toit. « C'est au fruit, a dit le Sauveur, qu'on connaît l'arbre. » Vous voyez que l'abandon des églises et le mépris du Dimanche ne vous ont pas porté bonheur : rentrez au bercail, et les anciennes mœurs refleuriront.

Voyez la pauvre et mélancolique Bretagne. Il faut bien croire que le bonheur y habite avec la religion et les mœurs d'autrefois, puisqu'aucun homme n'aime son pays avec la noble passion du breton. Un vieillard des environs de Brest pleurait de grosses larmes à l'idée qu'un chemin de fer allait passer près de son village. « Haïssez-vous l'industrie et la civilisation, brave homme ? — Non, monsieur, mais l'irréligion et l'inconduite qui semblent les suivre comme leur ombre. On verra travailler le

Dimanche, on aura honte d'être si scrupuleux à aller à la messe devant les messieurs de Paris qui passeront : adieu les anciennes mœurs et le bonheur des familles !... Dieu veuille qu'il en soit autrement ! »

Nous nous laissons trop entraîner ; revenons à notre néophyte, qui a été l'occasion de ces réflexions.

Trois mois étaient à peine écoulés, et Victor Rougemont était devenu un véritable chrétien. Son éducation militaire et sa naissance ajoutaient à sa piété je ne sais quoi de large et de résolu qu'on n'eût pas cru pouvoir attendre de lui. On eût dit que même sa constitution physique avait changé, tant une vie plus sobre, un travail régulier, des habitudes plus viriles commençaient à agir sur elle. Sous l'influence des glorieuses traditions de sa famille qu'il appréciait enfin, il rougissait de cet énervement où il avait vécu et qui semblait avoir prolongé son enfance jusqu'au temps de la pleine jeunesse. Les émotions même de la piété, quand elles l'attendrissaient jusqu'à mouiller ses paupières, étaient tournées en résolutions vigoureuses et en élans d'énergie : il était devenu homme en devenant chrétien.

Comme il entourait sa mère de soins et d'affection, de prévenances et d'attentions délicates ! comme il cherchait à la dédommager des chagrins qu'il lui avait causés ! Dès l'abord, Mme Rougemont avait presque été plus alarmée qu'heureuse

de l'effet du Dimanche sur son fils. Elle croyait le but dépassé ; elle finit par comprendre enfin son bonheur, et voyant Victor allier avec tant de tact et de bonheur les vertus du chrétien avec le caractère de sa vocation, elle bénit le jour où M. Desvaux lui avait annoncé le Dimanche comme un remède souverain.

Sachant en effet que Dieu veut l'ordre en tout et partout, dans les petites choses comme dans les grandes, il avait été facile à Victor d'en conclure qu'il approuve les modifications que les circonstances et les diverses carrières apportent à la piété sans en altérer l'esprit et l'unité ; un homme du monde blesserait les convenances et l'ordre, s'il entendait la piété dans tous ses détails comme un religieux, un soldat comme un homme du monde. Aussi l'Eglise nous offre-t-elle dans ses saints des modèles pour toutes les conditions.

On devine une autre conséquence de la transformation de Victor. Voulant, pour plaire à Dieu, entrer dans l'esprit de la vocation militaire à laquelle l'appelaient sa naissance, son éducation et son goût, il avait pris des habitudes d'ordre et de ponctualité qui faisaient l'étonnement de tous. C'était lui qui tenait les registres et les comptes, chose à laquelle Mme Rougemont n'avait jamais pu s'habituer ; il n'avait pas été long-temps à découvrir que, la vente suffisant aux besoins du ménage, on pouvait réserver la pension de M. Desvaux. Il s'aper-

çut aussi que tout ce qu'il dépensait auparavant pour satisfaire à ses prodigalités, suffire au jeu et fréquenter les cafés, ne pouvait être détourné du ménage sans obliger à des emprunts et à des dettes. Il était donc la cause à peu près unique de la ruine de sa mère, et ce ne fut pas sans un vif repentir qu'il en acquit la certitude.

Heureusement, soit sentiment de délicate obligeance, soit pour veiller encore sur son ouvrage, M. Desvaux annonça qu'il restait trois mois de plus à la maison. Cette seule nouvelle assurait pour la terrible échéance de novembre près de la moitié de la somme engagée. Puis les personnes pieuses et riches de la ville et des environs, voyant que la famille persévérait à ne plus vendre le Dimanche, furent naturellement tentées de venir acheter là de préférence; d'autres y vinrent à leur suite, attirées par cette espèce de vogue subite, et aussi parce que, tout en raillant les personnes religieuses, on a pourtant plus de confiance en elles quand on finit par avoir la certitude qu'elles sont sincères.

Constatant cette grande amélioration dans sa situation intérieure, et touchée de voir son fils substituer avec tant de persévérance à ses mauvaises habitudes une vie de privations et de travail, Mme Rougemont voulut lui ménager quelques récréations et lui offrir quelques présents. Il accepta la première surprise que lui avait ménagée la ten-

dresse maternelle et en montra, pour rendre sa mère heureuse, une joie affectueuse; mais il déclara avec fermeté que tant que ses dettes ne seraient pas payées il n'accepterait aucune dépense qui lui fût personnelle.

Le soir de ce jour, qui était le 5 août, Victor prit à part M. Desvaux.

« Mon oncle, lui dit-il, j'ai un nouveau et suprême service à vous demander.

— Parle, mon enfant.

— Mon père était un bon et loyal officier: je veux être comme mon père et rentrer à l'école. Ma mère me croit définitivement rayé des contrôles, parce que je l'ai trompée à mon retour. Ne voulant point rentrer à la Flèche, je lui ai laissé croire que j'étais renvoyé définitivement et je lui ai caché que, par l'indulgence du maréchal-de-camp commandant l'école, ce renvoi était déguisé sous un congé d'un an, pour cause de convalescence.

— C'est bien, mon enfant, je me charge du reste, j'écrirai moi-même au général.

— Ce n'est pas tout, mon oncle, une chose m'inquiète : mon père n'avait obtenu qu'une demi-bourse, et....

— Je paierai le premier trimestre, et quand on aura bien reconnu là-bas que tu es véritablement un homme nouveau, nous solliciterons la bourse entière, au nom des anciens services de ton père et de sa mort prématurée.

— Hélas, s'écria Victor tout ému, s'il n'existe plus, c'est peut-être moi qui en suis cause!... O mon Dieu, s'il vivait encore, qu'il serait heureux de me voir un peu de bonne volonté! Ne parlez de rien à ma mère, ajouta t-il, en faisant à son oncle un signe d'intelligence : attendons la réponse du général.

— Maintenant, mon enfant, nouvelle pour nouvelle : j'ai aussi la mienne à t'apprendre.

— Qu'est-ce donc, mon oncle ?

— As-tu toujours une grande envie de faire ta première communion ?

— Oh ! oui, mon oncle.

— J'ai tout arrangé, tu pourras la faire prochainement.

— A l'Assomption ?

— A l'Assomption ! seulement il faut que tu ailles d'ici-là tous les soirs chez M. le curé : il ne peut t'admettre pour la première fois à ce sacrement sans s'assurer par lui-même que tu as l'instruction et les dispositions nécessaires.

— C'est juste, et j'irai. » Puis il ajouta tout radieux : « Oh! merci, mon oncle !... »

Et prenant la main de M. Desvaux, il la serra avec cette franche émotion particulière au soldat.

—o◇o—

XI

Le grand jour approchait.

Si Victor se préparait avec tant de soin et de ferveur à paraître devant Dieu les Dimanches ordinaires, on juge de la pureté de conscience, du recueillement, de l'humilité, de l'ardent amour qu'il devait porter à la table du Sauveur. Sans rien changer aux habitudes de la maison, et sans qu'il y parût au-dehors, il passa le temps qui le séparait de la fête de l'Assomption dans une retraite intétérieure qui le remplissait de bonheur. Sa conversation aux heures des repas et son visage même respiraient je ne sais quelle douce gaieté, quelle bonté franche et affectueuse qui ravissaient sa mère.

Victor était pénétré du sentiment de la grande action qu'il allait faire; plus il se rendait digne de recevoir son divin Sauveur, plus sa foi croissait et plus il entrevoyait le prix de l'incompréhensible faveur, dont il allait être l'objet. De là un sentiment profond de l'insuffisance de sa foi et de l'indignité de sa vie passée. Il en est toujours

ainsi. Dans l'ordre naturel, plus le savant voit s'élargir le cercle immense de la science et l'horizon reculer à chaque pas qu'il fait en avant, plus il a le sentiment de son ignorance, tandis que la médiocrité orgueilleuse se persuade aisément qu'il y a peu de chose au-delà de ce que son regard embrasse avec tant d'uniformité. La grace aussi montre à nu, quand elle abonde, la faiblesse et les imperfections d'un cœur, et ce sont les plus riches qui se croient les plus pauvres, les plus saints qui se jugent les plus indignes.

Quoique Dieu dans ce sacrement se réduise lui-même à rien, selon l'expression de l'Apôtre, par amour pour nous, Victor n'en était pas moins accablé de sa majesté. La foi, derrière ces humbles apparences sous lesquelles le cache son amour, laissait voir à Victor le Tout-Puissant, le Créateur de toutes choses.

Il le voyait faisant si peu de cas de tous ces mondes, qu'il s'en vient sur notre globe perdu dans l'immensité comme une goutte d'eau dans la mer, opérer des mystères d'amour qui confondent plus l'esprit qui y réfléchit, que la création tout entière. Et cela, quoique la raison s'en scandalise, ingrate qui consume à douter de tant d'amour le temps et l'émotion qu'elle devrait consacrer à y répondre, il l'a fait pour nous seuls. Les saintes Ecritures ne nous disent rien sur les autres mondes qui gravitent au-dessus de nos têtes, et l'imagina-

tion peut librement à cet égard se donner carrière : nous ne savons ce qu'ils sont, ni dans quels rapports ils sont avec leur Auteur : ces points ne nous regardent pas. Cependant c'est une vérité incontestable, c'est une vérité de foi que Jésus-Christ s'est fait homme, qu'il est mort pour le salut des hommes et qu'il reste au milieu des hommes sous les voiles eucharistiques !

Et en échange que demande-t-il aux hommes? Ecoutons sa voix, il parle lui-même : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi :* Mon fils, donnez-moi votre cœur.

Voilà le Dieu qu'on reçoit dans la communion.

O amour!... ô amour infini !....

Avons-nous donc la foi, quand il faut nous traîner de force à l'autel tous les ans, sous peine de péché mortel, c'est-à-dire de damnation? Avons-nous la foi quand nous faisons des communions si languissantes et si stériles? Avons-nous la foi quand nous recevons ce sacrement sans une préparation sérieuse? L'avons-nous encore, ou du moins est-ce une foi éclairée et digne de Dieu, quand, au contraire, scrupuleux et étroits, nous donnons à de vétilleuses inquiétudes, en face d'un Dieu qui se montre si large, si généreux, si prodigue avec nous, un temps que nous devrions consacrer à des élans de foi, de désir et d'amour?

Soit que la constante droiture de son cœur lui eût attiré de constantes lumières, soit par les instructions excellentes que le respectable curé avait

faites tous les Dimanches précédents, ou plutôt pour ces deux causes réunies, Victor ne devait pas porter à l'autel une émotion spéculative et stérile; il voulait se prouver à lui-même par des résolutions positives et des faits, la sincérité et l'ardeur de son amour pour Dieu. Que de vues et d'inspirations de charité, que de sentiments élevés, que d'aspirations nobles, que de désirs ardents de ne plus vivre que pour Dieu !

« Que demandez-vous de moi, mon Dieu, disait-il, en échange de tant d'amour? ce petit sacrifice? Vous l'aurez! La constance et l'énergie dans l'accomplissement des devoirs de mon état, car je sens que pour vous qui aimez l'ordre universel, ce doit être et c'est là votre première volonté, que c'est là pour moi la première perfection et la première promesse à vous faire C'est aussi d'ordinaire la plus difficile : n'importe. Je ne veux pas courir après les illusions ni m'aveugler moi-même. Point de faux-fuyants, ni d'excuses, ni de prétextes. C'est là votre volonté, je le vois, je le sais : que votre volonté soit faite ! »

Et qu'on ne pense pas que ces vifs et généreux sentiments fussent l'effet naturel de l'émotion malheureusement passagère qu'un homme, pour peu qu'il ait de foi, ressent toujours quand il se lève et quitte sa place pour aller, lentement et recueilli, s'agenouiller à la table sainte; ces sentiments avaient eu le temps de s'asseoir dans son

cœur, car il les avait entretenus et nourris pendant toute sa préparation.

Le matin de l'heureux jour, nul trouble, nulle agitation : une sérénité qui avait quelque chose de céleste régnait au fond de son âme et resplendissait sur son visage. Ce n'était plus un mortel, c'était un ange.

Je ne le suivrai pas à l'autel : il est de ces tableaux qu'on ne peut décrire. Je n'ajouterai qu'un détail : c'est qu'avant de sortir pour se rendre à l'église, il était allé trouver sa mère et lui avait demandé pardon de sa vie d'autrefois avec tant de vérité, de modestie et d'affection, que Mme Rougemont s'était sentie remuée jusqu'au fond du cœur. Dès ce moment, la grace s'empara d'elle ; et cette fois, quand elle entra dans l'église, quand elle aperçut l'autel et ouvrit son livre, elle y vit autre chose qu'une froide architecture ou des paroles plus ou moins éloquentes ; elle sentit qu'il y avait au fond de toutes ces choses une vertu cachée et des délices que jusqu'alors elle n'avait pas soupçonnées.

Aussi, lorsque son fils, modeste, recueilli, fervent, s'avança les mains jointes vers la Table sainte, elle ne fut plus maîtresse de son émotion ; et, baissant la tête, elle versa les larmes les plus douces qu'elle eut jamais répandues dans sa vie.

M. Desvaux était lui-même tout attendri ; il pre-

nait sa part de bonheur dans le bonheur de la mère et du fils.

« Vous avez été heureuse aujourd'hui, avouez-le, Isabelle, dit après la messe M. Desvaux à Mme Rougemont. Mais je vous en préviens, tout n'est pas fini, et j'ai une nouvelle à vous apprendre qui demande tout votre courage. Serez-vous raisonnable?

— Que voulez-vous dire, André?

— C'est une vérité d'expérience que l'excès de la joie peut faire autant de mal à l'homme que celui de la douleur.

— Quelle est donc cette nouvelle? demanda-t-elle avec vivacité.

— Un instant, vous dis-je, serez-vous raisonnable?

— Vraiment, vous me faites trop languir...

— Ecoutez donc : c'est une lettre que j'ai reçue hier...

— Et vous ne nous en avez encore rien dit, mon oncle?

— Je gardais cela pour le bouquet, mon ami...

— Oh! lisez, je vous en conjure, interrompit Mme Rougemont. »

Et le vieux juge tira ses lunettes de leur étui et la lettre de sa poche, et lut :

La Flèche, le 12 août 1834.

« Monsieur, j'estimais si profondément le com-

» mandant Rougemont, que je suis aussi heureux
» que vous du changement de son fils. Confiant dans
» votre témoignage, je l'autorise à rentrer à l'école
» royale... »

M. Desvaux ne put achever : malgré toutes ses précautions, le coup était trop inattendu. Mme Rougemont se sentit oppressée et ne put échapper à une crise nerveuse. « Ce n'est rien, mes amis, disait-elle, c'est trop de bonheur!... » Puis, voyant son fils à ses genoux, elle lui prit la tête. « Mon cher enfant, s'écria-t-elle en le couvrant de baisers, je ne savais pas que tu devais me rendre un jour si heureuse. »

Victor ne manqua pas de répondre qu'il devait tout à M. Desvaux; et celui-ci, pour toute réponse, prit son carnet, et relut le texte antique :

« *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. Vous travaillerez durant six jours, et vous y ferez tout ce que vous aurez à faire. Mais le septième jour est le jour du repos consacré au Seigneur votre Dieu. Vous ne ferez en ce jour aucun ouvrage, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni votre bête de service, ni l'étranger qui sera dans l'enceinte de vos villes. Car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre et la mer, et tout ce qui y est renfermé; et il s'est reposé le septième jour : c'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat, et il l'a sanctifié.* »

— Vous avez eu raison, mon oncle, c'était le remède, et votre recette était bonne. Actions de graces éternelles à Dieu et à vous qui avez eu pour moi tant de dévouement ! »

La ville finit par s'étonner d'une conversion si inattendue; il fallut bien reconnaître à la fin qu'elle était sincère. Après le départ de son fils pour La Flèche et le retour de M. Desvaux à Yvetot, Mme Rougemont continua de tenir chaque Dimanche sa boutique fermée. Elle répétait à qui voulait l'entendre, que c'était au Dimanche qu'elle devait son bonheur.

Le mois de novembre arriva; le bonnetier l'attendait avec une maligne impatience, heureux qu'il eût été d'humilier ces dévots, qui pensent pouvoir acquitter leurs dettes en se croisant les bras, le Dimanche : Il fut intégralement payé; les autres créanciers reçurent un à-compte, et acceptèrent un nouvel arrangement qui cette fois fut le dernier.

Quant à Victor, la malignité de quelques-uns, ne pouvant contester la sincérité de son changement, s'efforçait du moins d'en contester la durée. « Vous verrez, disait-on, il sera bientôt de retour ici. »

Victor ne revint qu'à la fin de ses études, avec l'épaulette et l'épée.

N'ayant plus de créanciers à payer ni de dépenses à faire pour son fils, Mme Rougemont loua ses biens

et sa boutique, et retourna à Paris. Avec la portion de retraite que lui avait laissée son mari, le loyer de ses modestes biens, et la part que malgré elle son fils lui faisait toujours sur sa paie d'officier, elle vivait honorée et heureuse. Enfin le régiment de son fils vint à Paris. Il ne manqua plus rien au bonheur de sa mère.

Une année, la mère et le fils eurent envie de revoir Caudebec pendant un congé : ils y apprirent que l'on y parlait souvent d'eux, que les mères proposaient à leurs fils l'exemple de Victor, et que la maison où cet heureux avenir avait commencé jouissait toujours d'une grande vogue et était partout connue dans le pays sous le nom de MAISON DU DIMANCHE.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Lille, Typ. L. Lefort. 1855.

